

Avant-propos

Voici la suite du récit de mon premier voyage, qui a pu voir le jour grâce à l'aide de différentes connaissances. En raison des décrets de la sainte Église de Dieu, j'ai malheureusement dû publier la première partie de manière anonyme et il n'en existe que quelques exemplaires. C'est pourquoi je suis heureux d'être maintenant en exil et que personne ne puisse plus me trouver. Ce paquet de parchemin contient certains de mes souvenirs les plus marquants d'une époque où le monde et moi n'avions pas encore vu des choses que nous souhaiterions aujourd'hui n'avoir jamais vues.

Prologue

L'eau s'étend jusqu'à l'horizon. Une surface sombre qui fait apparaître les montagnes comme des couronnes blanches autour de la proue du navire. Les marins courent sur le bateau, mais ne regardent pas vers le haut. Les gens sont aveugles aux vérités qu'ils ne veulent pas admettre - et j'en fais partie.

Je ne suis pas l'un d'entre eux, et je ne sais pas ce que « être » signifie pour eux et s'ils me désigneraient ainsi. Cela m'est également égal, car je suis en chasse. C'est l'esprit mortel qui s'insinue dans les gens, comme la pensée de la liberté qui pousse les deux personnes dont je veux être porté.

Le magnifique navire avec la planche à voile à la proue fend les vagues devant moi. Le vent est chaud, sous le soleil matinal de l'époque qu'ils appellent l'été. Je voyage toujours derrière les voiles blanches. Les marins sur le navire regardent si fièrement vers le haut qu'ils ne voient que les nuages qui passent rapidement, pas moi, alors que je les regarde de là-haut - et que je suis en même temps au milieu d'eux.

La jeune fille qui se cache à bord dort encore, entre les sacs rugueux du ventre du navire, seul son frère est réveillé. Ils ne savent pas que je les poursuis. Ils ne savent pas non plus pourquoi ils sont spéciaux, pourquoi j'ai une raison de les suivre.

Les gens sont pour moi une masse, tous identiques, sans susciter de sentiments en moi. Je n'ai pas de sentiments.

Mais depuis peu, je ressens une pulsion de chasse envers cette fille qui s'est échappée de la ville aux sept tours, avant son premier destin, mais pas avant moi.

Je suis à bord du navire de l'escouade. Et si les gens ressentent vraiment plus que moi, alors ils devraient avoir peur maintenant.

Chapitre 1

Antonia ouvrit les yeux, ce qui ne changea rien à la luminosité. Elle se redressa et se cogna aussitôt la tête. Gémissante, elle se leva et cette fois-ci, elle fit attention aux poutres au-dessus d'elle. Alors qu'elle se faufilait vers l'écouille, elle entendit les marins travailler sur le pont. Elle essaya prudemment d'ouvrir l'écouille, mais elle était trop lourde.

«Je dois trouver un autre moyen de sortir», pensa Antonia. Elle tâtonna dans la soute ventrue et finit par retrouver le chemin des escaliers. Elle réessaya et cette fois, elle y parvint. Elle ouvrit la trappe et sortit. Elle se retrouva dans une agitation fébrile et quelqu'un lui tendit un chiffon et un seau. «Essuie !», ordonna sèchement le second Daniel. Elle baissa rapidement la tête et se remit à frotter, comme à la maison.

Tout au long de la journée, Antonia essaya de parler le moins possible et se contenta de faire ce qu'on lui disait ou ce qu'on lui tendait. Mais le soir, au moment du repas, elle dut participer à la

conversation pour ne pas se faire remarquer, car bien sûr, la plupart des marins se connaissaient entre eux. Elle se contenta d'écouter attentivement.

«Il paraît qu'il y a des pirates dans ces eaux !», dit Thomas, le vieux copain expérimenté du capitaine.

«C'est des histoires de marins !», s'écria le jeune blond, Valentin : «La Hanse a chassé tous les pirates de la mer Baltique et des environs ou les a punis comme ils le méritaient !»

«Et qu'en est-il, jeune homme, des frères Vitalien ? Hein ?! Stuke sévit toujours en toute impunité ici et sur la mer du Nord.

«Eh bien, ... ils ne vont tout de même pas s'emparer de la mer du Nord, si ?

Le vieil homme soupira. «Espérons que tout ira pour le mieux, non ?»

Inquiète, elle essaya d'approcher Jakob, qui était en train de parler à un très jeune marin qu'elle reconnut comme étant Johannes.

«Tu es sûr ?»

«Absolument»

«Nous avons fouillé toute la cale. À part des rats, il n'y avait rien. Tu vas vraiment bien ?» «Oui, oui, je vais bien», répondit Johannes légèrement agacé et se détourna. Antonia pensa à la trappe qui ne s'était pas ouverte. Lorsque Johannes s'éloigna, elle alla vers son frère et dit à haute voix : « Kaufmann ? » Jakob leva les yeux. Il sembla d'abord surpris, mais il réussit rapidement à cacher son étonnement derrière un petit sourire : « Emil ! Qu'y a-t-il ? » s'écria-t-il, un peu trop fort, puis il chuchota : « Qu'y a-t-il, Antonia ? »

«Je voulais te parler de la traversée», chuchota-t-elle, «Combien de temps cela prendra-t-il avant que nous soyons à Londres?»

«Cela prendra environ trois mois», répondit Jakob légèrement contrarié: «S'il te plaît, implique-toi davantage dans l'équipage, sinon Heinar y réfléchira à deux fois et te jettera par-dessus bord! Et essaie de ne pas être aussi ostentatoire quand tu veux quelque chose de moi.»

Cela faisait déjà des années qu'Antonia ne s'étonnait plus des sautes d'humeur de son frère, même si la situation s'était améliorée ces trois dernières années. Elle ne l'avait pas vu comme ça depuis longtemps. Un peu vexée, elle se rendit dans les vestiaires de l'équipe et s'effondra épuisée dans son hamac.

Le lendemain matin, lors de la première sonnerie de la veille matinale, Antonia fut réveillée par l'un des marins, elle se souvint qu'il s'appelait Arnold. «Allez, debout ma colombe !», dit-il doucement en lui secouant doucement le bras. Elle ouvrit les yeux en grommelant et sortit les jambes de son hamac. Souriant, satisfait, Arnold se détourna et monta sur le pont. Encore endormie, Antonia le suivit en traînant les pieds sous le soleil matinal, qui la fit plisser les yeux.

«Tu viens ?», demanda Arnold.

Une fois ses yeux habitués à la lumière vive, elle vit que presque tous les marins s'étaient rassemblés autour d'une sorte de table constituée d'une planche de bois posée sur un tonneau. Les seuls à ne pas s'y trouver étaient le vieux Thomas et le capitaine. Ce dernier était à la barre, tandis que Thomas maniait nonchalamment les cordages et les écoutes. Elle s'approcha avec curiosité des hommes près du tonneau.

«Non, c'est impossible !», dit Valentin.

«Mühle», dit simplement son adversaire Fabian, le barreur, en souriant. Le cuisinier Paul fut le premier à la remarquer : «Hé, tu veux jouer aussi, Emil ?»

Antonia réfléchit, puis dit de sa voix d'homme : «Non merci, je préfère regarder.»

«Je comprends», répondit Paul avant de se tourner vers la table où l'on était en train de changer de jeu. Les planches à moulin ont été remplacées par des gobelets à dés. Walter et Rüdiger ont rejoint Valentin et Fabian. Tous ont secoué leurs gobelets à dés et les ont violemment jetés sur le couvercle du bidon d'eau. Ils se regardèrent d'un air soupçonneux et quelques secondes s'écoulèrent, les mains toujours sur leurs gobelets, mais tous les regards se tournèrent finalement

vers Valentin. Celui-ci se contenta de regarder derrière lui jusqu'à ce qu'il demande : « Qu'est-ce qu'il y a ? »

« Commence ! », crièrent à l'unisson les joueurs manifestement plus expérimentés.

« Oh, désolé », dit le plus jeune à table : « Trois uns. »

« Cinq 1 », marmonna Rüdiger.

« Euhhh, deux 3 ! », dit Fabian, ce qui lui valut un regard dédaigneux de la part de Rüdiger.

Walter sourit doucement et se joignit à la partie en disant : « Quatre 3 ».

Inquiet par cette augmentation massive inattendue, Valentin regarda sous son gobelet.

« Hum. Cinq 3...? », dit-il.

« Tu dois dire huit trois », lança Thomas en riant.

« Mais je n'en ai qu'un ! », répondit Valentin, qui reçut un autre regard peu amical de la part de Rüdiger, qui se transforma cependant en sourire lorsqu'il dit doucement : « menteur ».

Un court moment de silence s'ensuivit, pendant lequel tous levèrent leur gobelet et regardèrent leurs dés.

« Ha ! », s'exclama Rüdiger, qui d'habitude est de mauvaise humeur.

Valentin était visiblement déçu : « Je suis mauvais à tous les jeux. » Il regarda Thomas, qui se tenait à nouveau près du cordage en souriant et qui corrigeait le cap sur l'ordre de Heinar, et dit avec colère : « Tout est de ta faute ! »

« De ma faute, si tu ne sais pas tenir ta langue ? Je ne crois pas ! », répliqua le vieil homme en riant.

« Il ne sait jamais rien de toute façon », marmonna Rüdiger dans sa barbe hirsute. Antonia commença lentement à développer une aversion pour le marin maigre aux cheveux noirs. Pendant ce temps, une nouvelle partie commença et Paul se tourna vers Antonia et lui demanda : « Veux-tu savoir comment on joue ? »

« Je comprends. C'est un jeu de tromperie. Tu paries avec tous les dés, pas seulement avec les tiens », répondit-elle.

Paul acquiesça en signe d'approbation et dit : « Tu es un petit malin, Emil » et se retourna vers le jeu.

Le soir, un brasero fut allumé sur le pont. Paul répartit de la bouillie sur de grosses planches de bois. Antonia se servit avidement avec sa pelle. Johannes s'assit sans plus attendre entre elle et Jakob, bien qu'ils n'aient plus vraiment de place entre eux.

« Permettez-moi, M. le marchand ? », demanda-t-il en souriant. Jakob se rapprocha d'Hainar en souriant.

Antonia regardait pensivement les différents visages sur le pont. Elle se demandait ce qui avait bien pu les pousser à abandonner leur vie ordinaire pour devenir marins.

Comme s'il avait entendu sa pensée, Arnold s'adressa à la communauté.

« Nous avons un long et rude voyage devant nous », dit-il. « Nous savons déjà pourquoi Emil et Johannes sont ici, mais il y en a d'autres qui ne nous l'ont pas encore dit. Valentin, pour quelles raisons traînes-tu avec des gars aussi têtus que nous ? »

La compagnie rit un peu tandis que le jeune homme semblait s'enfoncer un peu plus dans sa soupe.

« J'habitais à Lübeck », dit-il simplement. Rien de plus.

« Et les raisons de ton départ ? », demanda Arnold.

Valentin se contenta de le regarder en silence. Il maintint le contact visuel jusqu'à ce que les marins détournent à nouveau leur regard.

« Je voulais juste partir », ajouta-t-il après quelques secondes.

« Je peux comprendre », dit Rüdiger, mais on aurait dit qu'il cachait un autre message derrière ces mots.

« Rüdiger ? Qu'est-ce qui t'amène ici ? », demanda Daniel.

Rüdiger se redressa un peu et regarda autour de lui. «Je me suis enfui», dit-il simplement, «Mais c'est déjà mon deuxième voyage ici.»

«Nous le savons déjà», dit Paul, «Mais tu n'es monté à bord qu'à Lübeck, alors redis-nous d'où tu viens?»

«De Hambourg», répondit Rüdiger en marmonnant légèrement, «Mes parents étaient riches.»
«Pourquoi as-tu fui alors?», demanda Antonia, «Au moins, ils n'avaient aucune raison de te marier.»

Les marins se mirent à rire.

«Pourquoi, on voulait te vendre à quelqu'un ? C'était au moins une jolie fille ?», demanda Fabian en souriant. Antonia rougit un peu.

«Non, ma sœur», dit-elle rapidement, «elle m'a vite manqué.»

«Ne fais pas trop preuve de faiblesse, petit», répondit Paul, «tu vas apprendre ici sur l'eau à vraiment regretter les femmes. Et maintenant, arrêtez de raconter des histoires et buvez, il y a encore du rhum dans le tonneau.»

Les marins riaient et buvaient, tandis que l'eau claquait contre les parois du bateau sous un ciel sombre. Lorsque la nuit enveloppa le navire comme d'un manteau, les hommes se mirent à chanter :

« Hé oh, la lampe s'éteint
mais nous braverons la mer et le vent
restez unis, contre les embruns
tant que nous sommes ivres !

fuyez les vagues
et dansez sur la mer
avant que nous ne nous écrasions sur les rochers
tirez sur la corde
étouffez votre chagrin
entourés de vagues effrayantes

Hej oh, la lampe s'éteint
mais nous bravons la mer et le vent
restez unis, contre les embruns
tant que nous serons ivres !

L'âme sombre
le bonheur est perdu
Adieu, chers amis à la maison
adieu, cher navire
nous sommes élus
pour nous noyer dans le tonneau, seuls. »

Antonia avait déjà entendu les marins chanter quelque chose de similaire lorsqu'ils étaient arrivés au port. Après les premières fois où la chanson avait été chantée à tue-tête, Antonia, Johannes et Jakob se sont mis à chanter eux aussi. Ce n'était pas la seule chanson que les marins connaissaient, et lorsque les premières étoiles ont commencé à apparaître entre les nuages, Antonia connaissait plus de chansons qu'elle n'aurait jamais pu en apprendre dans sa vie.

Les jours et les semaines qui suivirent furent semblables aux premiers, remplis de jeux de hasard, de récurer le pont, de chanter et de l'ennui de la mer infinie. Dans cette partie de l'histoire, il n'y a

qu'un moment digne d'être mentionné, deux jours avant d'arriver à la ville portuaire de Nyborg. Antonia s'était portée volontaire pour aider Paul et Daniel dans la petite cuisine. Le capitaine avait ordonné d'ouvrir l'un des derniers tonneaux dans lequel était stockée la viande séchée salée, un festin comparé à la nourriture habituelle. Maintenant, la soupe aqueuse qui était toujours servie était préparée pour accompagner la viande.

Pendant que le second maîtra discutait avec le quartier-maîtra de l'équipage, Antonia coupait des betteraves en petits morceaux et les jetait dans la marmite. Si je ne reçois pas de nourriture décente à Nyborg, je ne tiendrai pas le coup, pensait-elle, je ne peux plus voir cette soupe ! Quand elle eut enfin terminé et qu'elle vit que les deux amis avaient presque oublié de couper les légumes en parlant, elle glissa discrètement le couteau dans sa chemise et se précipita hors de la pièce : « On m'appelle, je reviens tout de suite ! »

Daniel ne la regarda même pas lorsqu'il lui cria en s'enfuyant : « Mais dépêche-toi ! »

Antonia leva les yeux au ciel et pensa aux navets de Daniel et aux siens, dont un seul était prêt. « Et il me dit de me dépêcher », marmonna-t-elle d'un air maussade en arrivant dans la réserve presque plongée dans l'obscurité, où elle s'arrêta et sortit le couteau. Elle le regarda un instant, puis retira sa casquette de marin. Pour la première fois depuis une semaine, elle sentit ses cheveux jouer autour de ses épaules. Elle poussa un soupir triste en rassemblant lentement ses cheveux, comme la queue d'un cheval.

Elle hésita, mais plaça tout de même le couteau juste en dessous de la racine et plissa les yeux. « Au revoir », chuchota-t-elle avant de couper.

Quand elle rouvrit les yeux, elle avait une grande partie de ses cheveux dans sa main tremblante. Pendant un moment, Antonia regarda ses cheveux, puis elle se ressaisit, cacha ses cheveux dans sa chemise et se précipita dans la cuisine pour rejoindre les deux commères.

« Où étais-tu passée ? », lui demanda Daniel, agacé.

« Le marchand Jakob voulait me parler », répondit-elle avec un air de défi.

Le second grogna simplement : « Bien. Alors jette les déchets par-dessus bord. »

Antonia espérait que les deux hommes ne remarqueraient pas son soulagement lorsqu'elle fit rapidement une grimace agacée et attrapa la poubelle.

Elle fourra ses cheveux dans le seau et monta en trombe les escaliers, où elle faillit se coucher sur le nez.

Arrivée sur le pont vide, elle courut jusqu'à la rambarde et jeta tout à la mer en s'assurant que tous ses cheveux étaient bien dans l'eau. Elle soupira et regarda le soleil se coucher.

« Qu'est-ce que tu fais ? » Johannes s'approcha d'elle, s'appuya sur la rambarde et la regarda dans les yeux.

« Oh », balbutia-t-elle : « Rien de spécial. Mais je me suis coupé les cheveux. »

Elle enleva sa casquette de marin et montra le résultat à son meilleur ami. Il la regarda d'un air perplexe, mais finit par sourire.

« C'est probablement mieux comme ça », dit-il, « c'est plus discret. Maintenant, Valentin ressemble plus à une fille que toi ! Mais tu devrais couper les bords un peu plus. »

Ils rirent tous les deux sous cape, puis redevinrent sérieux. Il la regarda et dit : « Mais ça te va bien », et devint rouge comme un homard.

Elle eut alors l'air perplexe : « Merci ? »

Elle se secoua brièvement puis dit : « Je ne vais pas y retourner. Donc je ne vais rien garder en souvenir ! »

Sur ces mots, elle sortit son bonnet et le jeta en l'air dans la vaste mer Baltique.

« Voilà ! », dit-elle en souriant à Johannes.

« Tu aurais pu me le rendre », dit la voix de Jakob derrière eux depuis le château arrière.

C'est un voyage sauvage et froid sur le bateau. Des embruns blancs éclaboussent la rambarde et

des eaux sombres et profondes clapotent contre la paroi de la cale. Un clapotis qui enveloppe les marins dans la nuit comme des linges mouillés qu'ils pourraient étendre sur leur lit de mort. Le navire pourrait perdre pied sur les vagues perfides et sombrer dans les profondeurs. C'est une vie dangereuse sur l'eau. Cependant, aucun marin ne sait dans quel danger ils se trouvent réellement.

Je suis sur la bonne voie. La ville grise se trouve au bout de ce voyage, je n'ai qu'à me laisser porter par eux. La mer ne semble pas avoir faim. Elle ne fait que siroter avec délectation, sans avaler le navire échoué. Mais je n'arrive pas à approcher la jeune fille et son frère. Ils m'échappent. De très près, ils m'ignorent, comme si je n'existais pas.

Les marins ne connaissent que les dangers de l'eau. Un voyage périlleux, mais il y a plus d'habileté dans les hommes que je ne le croyais. Ils dirigent le navire à travers les vagues, toujours plus loin vers leur destination, bien que la terre disparaisse dans le vent et les intempéries lorsque le vent souffle plus fort, et que des traces s'envolent jusqu'à la ville brune aux sept tours. Il se peut qu'ils soient meilleurs que les autres dans ce domaine. Je les admire. Admirer. C'est l'un des mots qu'ils utilisent pour décrire leurs sentiments. Mais ce n'est pas moi. Je ne sais que penser, observer et tuer. Quand j'éprouve des sentiments, ils ne sont que le reflet de ce que je vois.

Mais les gens sont plus faciles à comprendre quand je voyage avec eux. Avant, je ne croyais même pas qu'ils étaient assez eux-mêmes pour que je puisse les comprendre. Ils sont toujours à un endroit, alors que je suis toujours loin, et en même temps proche, de nombreux endroits, presque partout. Ils essaient de voyager, de s'échapper, de fuir tant de choses. Mais les gens ne me semblent pas faits pour fuir.

La jeune fille est si proche. Elle me touche parfois comme si cela ne lui faisait rien, mais je ne la touche pas. Elle me regarde dans les yeux et me parle sans sentir ma présence. L'ignorance est une autre chose que les gens maîtrisent très bien. Je veux qu'elle me sente, qu'elle me trouve. J'entends ce qu'ils disent, mais personne ne ME parle, personne ne ME regarde. Car je suis invisible. Et JE SUIS. Je serai aussi pour eux.

Je les observe jour après jour. Les hommes peuvent conduire un navire sur une étendue aussi douce que l'air. Ils font traverser le navire au brouillard, au vent, tous ensemble, bien qu'ils ne soient pas un seul être. Je suis dans de nombreux corps, je suis libre et puissante. Et pourtant, ils ne peuvent pas me voir. Ils voient même le soleil quand il est caché derrière les nuages. Il doit y avoir un moyen pour qu'ils me découvrent aussi. Pour que cette fille me remarque et me regarde quand elle parle, pour que j'atteigne enfin mon but. La ville grise. La destination de ce voyage. D'ici là, elle pourra au moins me sentir.

Un jour, les gens ne regarderont plus le ciel, mais ce qui se faufile autour d'eux.

Chapitre 2

Antonia regarda la campagne environnante, les côtes en pente douce et la plaine derrière. Elle tira de toutes ses forces sur la corde humide et rugueuse, saccade après saccade, et la laissa retomber entre ses mains. Derrière elle, Daniel criait quelques ordres aux marins de l'autre côté. Rüdiger et Arnold tiraient sur la même corde qu'Antonia. Thomas actionnait les écoutes, le grand câble qui mettait les membrures en position. Les autres se préparaient à attacher la voile abaissée, tandis que la proue se dirigeait vers le nord et que le bateau reprenait sa route. Deux marins se tenaient encore sur les membrures.

« Ohé, Nyborg ! », cria Johannes en direction de la baie où ils avaient fait le plein de provisions. Antonia haleta et s'appuya sur la rambarde dès qu'elle lâcha la corde. Le navire craqua et se mit à tanguer, pris dans les forts vents marins qui l'attendaient en pleine mer. Le voyage se poursuivit. « Ohé ! », dit-elle faiblement, mais elle se redressa peu après.

« Alors, tu te laisses déjà aller, ma petite terre ? », demanda Thomas en s'approchant d'eux. « On dirait que tu vas tenir jusqu'à Londres, même si j'avais des doutes au début. »

Antonia se contenta de sourire et de dresser son nez au vent. Elle s'était habituée aux taquineries grossières des marins. Sa force avait augmenté depuis le début du voyage, mais elle était toujours la plus vite épuisée de tous. Elle essayait d'imiter le ton de la conversation, tout comme elle s'était habituée à être Emil. Mieux que Johannes et Jakob. Les deux jeunes hommes bégayaient presque à chaque fois qu'ils essayaient de parler au plus jeune membre de l'équipage.

Le seul qui semblait encore intimidé par les marins rudes était Valentin. Il était généralement avec Fabian, le timonier, avec qui il était devenu bon ami, et semblait plutôt timide dans les conversations avec le reste de l'équipage.

« Le vent s'est renforcé », dit Thomas à personne en particulier, « mais nous avons encore quelques semaines avant d'atteindre le Skagerrak. »

« Qu'est-ce que le Skagerrak au juste ? », demanda Johannes, curieux.

Thomas marmonna. « Une région hostile. Autour du cap Skagen, l'eau est toujours agitée et les vagues sont hautes comme des montagnes, aucun marin n'aime la traverser. Mais il faut le faire quand même. D'innombrables fois. Et les créatures de la mer vous poursuivent jusque dans les profondeurs glacées, dès qu'elles le peuvent. Attendez, vous verrez bien. »

« Arrête de leur faire peur. Ils verront bien par eux-mêmes », s'écria Paul, qui était accroupi à côté d'eux pour dégager les cordes. Thomas se contenta de grogner.

Antonia écoutait attentivement le vieux marin, mais elle regardait néanmoins Arnold, qui se tenait derrière Thomas, d'un air interrogateur. Il était généralement beaucoup plus facile de le comprendre. Quand Thomas racontait ses histoires incomparables, personne ne savait plus faire la différence entre la vérité et les histoires de marins, mais Arnold comprenait mieux leur petit savoir sur la mer.

« C'est autour du cap Skagen, le point le plus septentrional de la terre, que les mers se rencontrent », expliqua le marin aux cheveux bruns et à la longue tresse. « La mer du Nord, qui se trouve de l'autre côté, et la mer Baltique, sur laquelle nous naviguons actuellement et sur laquelle se trouve également Lübeck, votre ville aux sept tours. Il y fait tempête. Nous y arriverons assez vite, il vaut donc mieux que vous vous prépariez à ce que nous soyons pris dans quelques tempêtes. Quand ce sera le cas, vous vous amuserez. »

« Bande de fainéants ! Retournez aux cordages, hurla Daniel, nous allons virer de bord ! Ou voulez-vous que nous nous écrasions sur les rochers ? »

Les marins gémirent et se mirent au travail pour la prochaine manœuvre. Valentin, qui avait apparemment écouté, s'approcha d'Arnold.

« Qu'est-ce que le cap Skagen ? », demanda-t-il avec curiosité. Arnold secoua simplement la tête avec amabilité. La manœuvre exigeait de la hâte.

« Certainement rien de pire que ton bavardage incessant », marmonna Rüdiger avant de retourner à son poste à la poupe.

« Un endroit qui ne va certainement pas te plaire », répliqua Thomas, « Maintenant, vas-y, ta place est là-bas ! »

Thomas désigna l'une des cordes qui menaient de la rambarde au mât. Valentin sembla vouloir protester, mais il se ravisa et se mit au travail, le visage fermé.

C'était midi, peu avant la première sonnerie de la relève de l'après-midi. Ils étaient en mer depuis deux jours depuis Nyborg. Le ciel était sombre. L'avertissement de Thomas s'était avéré juste : le temps s'était dégradé ces deux derniers jours et la mer était devenue plus agitée. La mer avait atteint à plusieurs reprises un point de repère où les marins plus âgés se taisaient et commençaient à raconter des avertissements et des histoires sérieuses sur les eaux noires et profondes et les tempêtes hurlantes. Leurs paroles laissaient entendre que les tempêtes en pleine mer étaient comme regarder la mort en face, pire que la peste noire qui sévissait sur le continent.

Antonia commença à être gagnée par la tension qui s'était emparée de tout l'équipage. Valentin, Johannes et même Jakob commencèrent à se soumettre à Thomas et aux autres et à absorber leurs recommandations. Les tempêtes ne semblaient soudain plus être une histoire amusante. Antonia grimpa vers Fabian et Valentin, qui se tenaient près de la poupe. Fabian était accoudé au gouvernail et discutait avec animation avec le jeune marin assis à côté de lui sur une poulie. «Il y a quelque chose ?», demanda Fabian à Antonia alors qu'elle montait l'escalier en luttant contre le vent salé.

«Je veux juste mieux voir les vagues», répondit Antonia en fixant l'horizon d'un regard sérieux. Si les marins expérimentés étaient inquiets, elle ne pouvait qu'imaginer ce qui l'attendait vraiment au cap Skagen. Elle avait peur, elle le sentait maintenant. Face à ces dangers, le mariage, la peste et tout ce qu'elle voulait laisser derrière elle à Lübeck ne lui semblaient plus si terribles. Mais il n'y avait pas de retour en arrière et il était stupide de le souhaiter.

«A-Emil ! », cria Johannes d'en bas, ramenant ainsi Antonia à la réalité. Elle descendit de la dunette et se couvrit le visage avec le bras pour éviter que les embruns salés ne viennent fouetter son visage. Le vent soufflait fort et vivement sur le pont et le navire tanguait.

Valentin la suivit jusqu'à la tourelle de proue. Il s'agrippa avec appréhension à la rambarde et essaya de repousser ses cheveux de son visage. Ils lui arrivaient presque jusqu'aux oreilles, juste assez pour qu'il ne puisse pas les coincer derrière ses oreilles.

«C'est déjà la tempête ?», demanda Valentin doucement, mais les autres marins ne répondirent pas.

«Te voilà», dit Johannes. Il sourit, mais regarda autour de lui avec inquiétude.

«Tu crois que c'est déjà la première tempête ?», demanda Antonia en regardant Valentin, qui s'accrochait aux planches et regardait fixement l'horizon. Daniel se mit à rire, mais il ne termina pas. Il avait l'air un peu bourru. Elle n'osa pas lui poser d'autres questions.

La porte de la cabine s'ouvrit et claqua immédiatement contre le mur. Arnold, qui se tenait déjà prêt à côté de la porte, attendant, le regard balayant calmement les membres de l'équipage, l'empêcha avec difficulté de se refermer immédiatement et la plaqua contre le mur. Thomas, Hainar et Jakob sortirent précipitamment de la cabine pour affronter le vent bruyant avant qu'Arnold ne claque la porte dans le cadre et ne la reverrouille.

«Nous continuons à naviguer vers le nord pour nous faufiler entre les fronts orageux», dit Hainar à Daniel à voix haute, de sorte que le reste de l'équipage puisse l'entendre. «Il faut hisser la voile. Le temps va être rude, camarades!»

Il se tourna vers les trois jeunes avec un sourire endurci. «Préparez-vous pour votre baptême de la mer!»

«Fabian !», hurla Daniel à travers le pont, de sorte que l'on pouvait l'entendre à travers le vent, «cinq degrés vers le nord !»

«Ne peut-on pas aller ailleurs que dans la tempête ?», demanda Valentin timidement. Il ne pouvait manifestement pas encore voir grand-chose, à part ses cheveux.

Thomas se contenta de rire et lui donna une tape sur l'épaule, ce qui fit presque tomber Valentin par terre.

«Mousse», dit-il alors sérieusement et se dirigea vers les cosses sans un mot de plus. Arnold sourit au garçon et grimpa vers eux.

«Si l'eau devient encore plus agitée, attachez-vous au bateau!», dit-il d'un ton encourageant mais clair, «nous ne voulons pas que vous deveniez de la nourriture pour poissons. Écoutez ce que disent Hainar et Daniel, cela pourrait vous sauver la vie. Et si le pire devait arriver, vous pouvez être sûrs que nous sommes ceux qui prieront le mieux pour vous. Notre long voyage nous a déjà débarrassés de la sainteté. Alors arrêtez de trembler !

«Très encourageant», dit Antonia, tandis que le vent essayait de s'emparer encore plus de ses cheveux en bataille. Johannes regarda, perplexe, et se tut. Arnold se contenta d'acquiescer, descendit du château pour rejoindre son frère au volant et échangea quelques mots avec lui.

«Il faudrait noyer Valentin, comme ça ce sera enfin un peu plus calme et personne ne posera plus de questions stupides», dit Rüdiger en souriant, avant de trébucher un instant plus tard, lorsqu'une vague se brisa sur le ventre du navire. L'équipage était complètement trempé. Antonia et Johannes se serrèrent l'un contre l'autre pendant un moment, jusqu'à ce que la vague s'écoule par les interstices de la rambarde.

«Ce n'est pas le moment de faire ce genre de commentaires !», dit Jakob d'un ton sec, qui apparut soudain sur le château. Il avait l'air étrangement malheureux. Pour la première fois depuis des semaines, Antonia se rendit compte que Jakob, tout comme elle, n'était encore qu'un enfant il y a quelques semaines, qui ne voulait pas devenir commerçant, tout comme elle ne voulait pas se marier. Elle repensa à sa petite famille avec un mal du pays grandissant. Qu'avait dit Mia, qui ne voulait pas que ses deux frères et sœurs aillent quelque part, comme les frères et sœurs qui étaient déjà morts ? Même son père avait montré de temps en temps des signes évidents d'amour, et se demandait probablement avec inquiétude où elle était, et Ava, qui s'était occupée d'elle comme une mère, était certainement la plus inquiète. Elle repensa à la chaleureuse entrée avec sa cachette sous le plancher, dans laquelle elle avait trouvé les lettres de sa grand-mère qui l'avaient conduite à Londres. Antonia se rendit soudain compte que ces quelques semaines avaient déjà tellement changé Jakob, Johannes et elle, comme seules des années auraient pu le faire. Mais ils n'étaient encore que des enfants.

Jakob s'approcha d'eux et leur sourit franchement pour la première fois, comme s'il venait de se débarrasser du masque qu'il avait porté tout ce temps pour jouer de manière convaincante le rôle du commerçant.

«Je ne m'attendais pas à ce que tu participes à tout ça», dit-il doucement à Antonia. «Tu mérites de faire partie de l'aventure. Tu es vraiment comme un garçon maintenant, Antonia. Même si tu l'as toujours été en réalité.»

«Je m'appelle Emil», répondit-elle après une pause un peu surprise, «Et mon père me détesterait.»

«Je sais», marmonna Jakob, «ce ne serait pas plus paisible à la maison. Mais peu importe, maintenant, peu importe si quelqu'un regrette de nous avoir envoyés au loin. Si nous nous noyons maintenant, nous nous noyons. Et je voulais devenir marin.»

«C'est bien», dit Antonia avec sarcasme. Mais elle ne pouvait rien y faire, elle était contente que Jakob lui parle enfin à nouveau, comme s'il était son frère. C'était probablement encore plus difficile pour lui de jouer pendant des semaines un rôle qui ne lui convenait pas vraiment.

Johannes était le seul à pouvoir être lui-même sur ce bateau.

«Je suis contente d'avoir échappé à cet homme au manteau vert», dit doucement Antonia.

«Mes parents comptent, je crois, sur le fait que je peux prendre soin de moi», dit Johannes d'un air pensif, «Je n'étais qu'un gourmand de plus. Où allons-nous maintenant?»

«Vers le nord, et ensuite dans la tempête», dit Jakob, peu enthousiaste. «La tempête fait rage plus fort sur la côte, c'est pourquoi nous devons rester en pleine mer. Je déteste être adulte.»

Après un court moment de silence, Jakob s'éloigna comme s'il ne leur avait jamais parlé. Valentin, qui était resté un moment à côté d'eux, le regarda avec perplexité. Antonia secoua simplement la tête pour se débarrasser de ses pensées et pinça le bras de Johannes.

«Ne sois pas lâche», dit-elle en souriant, «tu sais ce qu'est le danger, tu l'as dit en tirant à l'arc, non?»

«Toi-même!», dit-il avec indignation, «Aïe! Espèce de chien!»

Le répertoire de jurons de Johannes s'était enrichi de quelques expressions étrangères au cours du voyage.

«Tête de cochon», répliqua Antonia.

«Sale morveux», marmonna Johannes avant de rire, jusqu'à ce que la prochaine vague étouffe son rire.

«Tous les marins aux cordages! Hissez les vergues!», hurla Hainar presque juste derrière eux. Les

jeunes gens sursautèrent et se mirent à courir.

Daniel et Hainar ont poussé l'équipage à courir pendant un moment indéterminé, tandis que la mer secouait le navire comme un petit animal sans défense. La voile s'est gonflée comme jamais auparavant et a tiré si fort sur les cordes que tout le navire a craqué comme un monstre des profondeurs de la mer. Lorsque la voile fut un peu rentrée et que les vergues furent rentrées, le navire perdit certes de la vitesse, mais Antonia pensait que cela le transformait encore plus en jouet des vagues. Il ne se propulsait plus lui-même, mais était ballotté sans défense. Même le gouvernail avait perdu son pouvoir.

«Où est la terre ferme ?» se demanda Antonia, en s'accrochant à une corde lorsque la prochaine vague fit pencher le bateau sur le côté. Les vagues transformaient la mer en une montagne aux sommets déchiquetés, comme si des forces divines les avaient fendus. Normalement, le bateau flottait au-dessus de l'eau, mais maintenant la proue formait des murs d'eau qui semblaient vouloir le déchirer.

«Tenez bon et accrochez-vous !», cria Daniel, qui s'était lui-même attaché à la montée vers la hune. Antonia essaya d'atteindre l'une des cordes desserrées, mais elle glissa sur le pont et faillit tomber par-dessus la rambarde. Elle réussit tout juste à s'accrocher aux planches. Le vent poussait le navire sur le côté et Antonia se mit à ramper sur la rambarde, comme si c'était elle-même la rambarde, tandis qu'elle nouait précipitamment une corde à sa ceinture et observait anxieusement le désordre ambiant.

«Johannes ?», cria-t-elle à travers la tempête, sentant le vent lui arracher les mots de la bouche, «Jakob ?»

Elle vit Valentin, qui s'était agrippé au mât, regarder vers la poupe, qui était devenue une mer à part entière. Il lâcha le bois sur lequel il était en sécurité, fit un pas et tomba immédiatement. Une vague lui envoya de l'eau dans les yeux. Quand elle a pu rouvrir les yeux et qu'elle a cessé de tousser, Valentin avait attrapé Johannes et ils ont réussi à se hisser tous les deux jusqu'au mât, où ils se sont aidés mutuellement à resserrer leurs cordes.

« Emil ! Reviens au milieu du bateau ! » cria quelqu'un, Antonia ne put pas voir de qui venait l'ordre. Peu après, Hainar lui tendit une main par-dessus bord, qu'elle attrapa pour qu'il puisse la tirer sur le pont.

«Il faut juste attendre !», cria-t-il à voix haute, avec un ton étonnamment joyeux. «La tempête passera, si vous y survivez ! Ne vous inquiétez pas !»

Sur ces mots, Hainar retourna vers la timonerie arrière, où elle distingua vaguement les silhouettes d'Arnold et de Fabian. Les deux frères tournaient apparemment péniblement la barre, dont ils avaient perdu le contrôle.

Paul, Thomas et Daniel se tenaient sur le gaillard d'avant, Jakob, Rüdiger et Walter étaient introuvables. La porte de la cabine était fermée, mais pas verrouillée de l'extérieur.

Le vent changea de direction pendant un moment. Le navire se redressa soudainement et se mit à tanguer dans l'autre sens. Pendant un bref instant, alors que le navire chevauchait la crête d'une vague, le regard d'Antonia s'étendit presque jusqu'à l'horizon. La mer noire était une montagne dont les sommets dansaient avec passion et puissance. Seul le bateau ne participait pas à cette danse. Il était bousculé par les vagues comme dans une bagarre de bar.

L'instant d'après, une nouvelle vague se brisait sur le bordé et une montagne d'eau obstruait la vue d'Antonia. Elle s'agrippa aux deux garçons qui lui rendirent son étreinte.

Valentin ouvrit la bouche et sembla vouloir dire quelque chose, mais Antonia ne put pas comprendre ce qu'il disait. Le vent lui coupa les oreilles. Avant qu'elle n'ait pu demander à Valentin de parler plus fort, elle entendit quelque chose d'autre venant du pont avant.

« Hej ho, la lampe s'éteint ! », résonna un hurlement indistinct à travers la tempête. Elle ferma les yeux un instant, puis remarqua que c'étaient Thomas et Paul qui, bravant la tempête, avaient entonné une chanson de marins.

« Hej oh, la lampe s'éteint
mais nous braverons la mer et le vent
restons unis, contre les embruns
tant que nous sommes en vie ! »

Antonia écouta un moment, confuse de voir que les paroles de la chanson qu'elle connaissait avaient soudainement changé. Elle entendit le vent menacer d'arracher les mots des lèvres des hommes. Mais ceux-ci chantaient encore plus fort, même si on ne pouvait pas vraiment appeler ça un chant. Peu après, l'équipage du château arrière se joignit à eux jusqu'à ce qu'on puisse les entendre distinctement.

« Fuyez les vagues
et dansez sur la mer
avant que nous ne nous écrasions sur les rochers
Tirez sur la corde
Écrasez votre douleur
Enfermés dans des vagues horribles

Hej oh, la lampe s'éteint
Mais nous braverons la mer et le vent
tenons bon, contre les embruns
tant que nous sommes en vie !

Le navire coule
le bonheur est perdu
adieu, chers amis à la maison
adieu, cher navire
nous sommes destinés
à nous noyer dans la mer, seuls. »

Après le premier couplet, Antonia et Johannes se sont mis à chanter presque en même temps. Ils n'ont pas pu entendre si Valentin faisait de même. Au bout d'un moment, elle eut l'impression qu'ils avaient enfin réussi à couvrir le bruit de la tempête. Elle se mit soudain à sourire et, comme les autres marins, à chanter de plus en plus fort pour lutter contre la tempête qui les enveloppait dans un brouillard gris. Rüdiger était réapparu sur la passerelle de proue.

«Où est Jakob ?», demanda Antonia à haute voix après un moment, car elle ressentit soudain une étrange responsabilité envers son frère, qui n'était pas encore réapparu à sa vue. Johannes avait également l'air un peu inquiet.

«Il doit faire attention à lui !», s'écria Valentin. «Je crois que s'il sait nager, ça ne lui sert à rien ici !»
«Regardez en haut», dit soudainement Johannes d'un ton sec.

Antonia le regarda un instant, perplexe, puis suivit son regard vers le gréement. Son frère s'accrochait à l'échelle menant au mât et faisait de temps en temps des gestes indéfinissables en direction de la cabine arrière, tout en se serrant contre les cordes et en s'y accrochant lorsqu'une vague l'envahissait.

«Il est fou», dit-elle, mais elle sourit largement en réalisant que Jakob profitait de la tempête.

Les vagues s'apaisèrent à nouveau, des montagnes aux collines, alors que la rive apparaissait à l'horizon, grise, floue sous la pluie et voilée par les embruns. Ils n'avaient perdu aucun membre d'équipage. Antonia se sentait étrangement plus forte qu'avant, comme si elle avait gagné en

maturité. Elle s'étonnait que Valentin ait l'air à nouveau assez enjoué, maintenant que le vent permettait de nouveau de discuter.

«Regarde !», s'exclama le jeune marin en désignant l'horizon à l'est.

L'équipage, qui s'était rassemblé en grande partie sur le pont principal, se tourna vers le large. Un navire noirci par le voile de pluie sombra à grande vitesse à l'horizon. Il ne laissa aucune trace à la surface de l'eau. Antonia n'était même pas sûre de l'avoir vu, mais elle n'était apparemment pas la seule.

«Une mer pleine de phénomènes étranges», marmonna Arnold dans sa barbe.

«Il a simplement coulé», répondit Antonia.

«Il l'a vu», répondit Walter d'un ton maussade.

«Qui d'autre l'a vu, à part moi?», demanda Arnold. Presque la moitié de l'équipage se manifesta.

«Nous ne voulons pas aider?», demanda Antonia.

Hainar se joignit aux marins étonnés et les regarda. «Aider qui ?», demanda-t-il. Valentin, Antonia et Fabian tentèrent simultanément d'expliquer ce qu'ils avaient vu, mais Hainar avait vite compris.

«Il ne semble rien y avoir là-bas. Pas de naufragés, pas d'épave», constata-t-il d'un regard scrutateur, «C'est l'écume qui vous a trompés.»

«Je vais chercher la longue-vue», dit Jakob et il disparut dans la cabine.

«Ou alors c'était un bateau fantôme», dit Fabian. «Nous avons déjà vu quelque chose comme ça au large de Bruges.»

«J'aimerais bien voir ça de plus près», dit Johannes.

«Tu ne veux pas, marin d'eau douce», répliqua Thomas. «Il ne faut pas plaisanter avec le Klabautermann. Pas plus qu'avec les autres esprits qui rôdent en notre présence.»

«On pourrait au moins essayer», répondit Antonia en souriant faiblement et en s'éclipsant rapidement, de peur d'avoir contrarié Thomas.

À certains endroits, les vagues dansent, à d'autres, le feu joue. Dans un corps presque détruit, l'un des milliers. Un être humain, une femme, figée au milieu de ses mouvements. La forme que je reconnais habituellement sur les visages humains est déformée, ses traits sont déformés.

Son visage se reflète dans les yeux de son vis-à-vis, comme dans une eau noire où s'ébattent des rats. L'homme attrape la femme et secoue son corps. Il la fixe, plonge son regard dans ses yeux. J'attends derrière. Mais ils ne me voient pas mieux que les yeux des marins. Les yeux des hommes ne semblent pas beaucoup mieux que l'eau du bassin du port, ils ne peuvent pas voir l'essentiel.

Je ne peux pas entrer en eux sans les détruire. Le corps de la femme est comme rempli de feu, mais la chaleur s'enfuit. Les douleurs dans les yeux de l'autre sont différentes, mais tout aussi fortes. Les gens ne peuvent pas souffrir uniquement avec leur corps. Je ne suis toujours pas désolé. Mais maintenant, je sais. J'ai un moyen d'atteindre mon but. Je me suis contenté pendant trop longtemps d'envoyer mes messagers et de m'asseoir dans le monde entier. Mais maintenant, je vais les forcer à me voir. Même si d'autres corps doivent brûler et se dessécher comme des torches.

Je peux voyager aussi loin que je veux, mais pas à travers le temps. Du moins, je ne l'ai jamais fait. Mais les souvenirs nous font revivre tout, parfois plus impuissants qu'avant, car on ne peut plus rien changer. Même si je n'ai jamais été impuissant. Je peux me souvenir, et je me souviens. Il y a déjà eu un feu sans que je sois à l'origine. D'un tas de bois, haut dans le ciel, pour l'un d'entre eux. Depuis combien de temps cela s'est-il passé, et pourquoi les gens l'ont-ils fait, cela n'a aucune importance pour moi. Mais je me souviens du regard de la femme qui a brûlé à l'époque. Est-ce que c'était à cause de moi ? Je ne comprends pas les gens, donc je ne sais pas. Je flottais au bord de la place grise, des rues et des maisons grises. J'étais déjà là, et c'est une connaissance d'une autre vie, mais comme je ne vis pas, cela n'a pas de signification pour moi.

Un dernier regard traversa les flammes. Il était dirigé vers moi, contrairement aux regards des autres. Elle ne regardait pas vers le haut, mais droit devant elle. Dans les yeux que je n'ai pas. Les regards à travers la chaleur du feu étaient pour moi. Mais personne n'a réussi à percer le mystère. Les flammes se sont propagées jusqu'à elle. Quelque chose que je ne pouvais pas faire. Les gens brûlent parfois ceux-là mêmes qu'ils auraient dû protéger de moi.

Chapitre 3

Antonia était paisiblement allongée dans son hamac et dormait lorsque le chat du bateau la réveilla brusquement. Ignorant le chat, elle lui donna un coup de poing au visage. Antonia, qui n'avait jamais eu grand-chose à faire avec le chat auparavant, ne comprenait pas son comportement agité. Et pourtant, un sentiment de malaise l'envahit.

Elle tendit l'oreille dans le silence. À part le doux clapotis de l'eau, le navire semblait reposer tranquillement sur l'eau.

Lorsque Antonia se leva et se dirigea vers le pont, il n'y avait que Fabian à la barre et Jakob à la tourelle de proue.

Bâillant, elle se dirigea vers son frère, qui regardait le soleil se lever.

« Alors ? », demanda-t-elle.

« Quoi, alors ? », répondit-il distraitement.

Antonia haussa les épaules. « Je ne sais pas. Comment vas-tu ? »

« Ça va, jusqu'à présent. Je n'ai pas besoin de participer autant quand il s'agit de naviguer. »

« Hm. »

Tous deux se turent et regardèrent au loin.

« Regarde, un bateau », dit Jakob d'une voix sourde.

« Mmm. »

« Il se rapproche un peu. »

« Super. »

Jakob se redressa soudainement et fronça les sourcils.

« Qu'est-ce que c'est ? », demanda Antonia.

« Il a des voiles noires... »

« Et ? »

Ses yeux s'écarquillèrent de peur.

« ...et le signe des frères Vitalien dessus ! », s'exclama-t-il en se retournant précipitamment vers l'écoutille.

« Qu'est-ce que c'est que les frères Vitalien ? », demanda Antonia, qui commençait à s'inquiéter.

Jakob se dirigea rapidement vers le poste de pilotage où Fabian se tenait toujours et dit : « Mon père me l'a appris : les frères Vitalien sont une association de corsaires qui mènent des attaques organisées partout dans la mer Baltique et la mer du Nord et se partagent ensuite équitablement le butin. »

Arrivé à la barre, il s'adressa au timonier : « Éloigne-nous de ces pirates ! »

Fabian regarda la mer et montra un léger signe de peur : « Monsieur, avec tout le respect que je vous dois, nous avons besoin de tout l'équipage pour cela ! »

Jakob fit un signe de tête à sa sœur, qui se précipita immédiatement dans la cale.

« Des pirates ! » cria-t-elle à haute voix. La plupart des membres de l'équipage sortirent de leur sommeil.

« Debout, bande de marmottes ! », rugit la voix de Heinar dans les entrailles du navire : « Préparez-vous à naviguer et à vous battre pour votre vie. Allez, allez, allez ! »

Tous étaient maintenant complètement réveillés et trébuchaient, encore ivres de fatigue, en montant les escaliers jusqu'au pont.

«Toi aussi, Emil», haleta le capitaine : «Nous avons besoin de chaque homme.»

Antonia acquiesça brièvement et se précipita également sur le pont.

Les rafales se renforçaient et le vent devenait plus cinglant. Pour couronner le tout, quelques gouttes de pluie commençaient à tomber.

Dans une vive agitation, l'équipage s'apprêta à faire faire demi-tour au navire. Ils voulaient fuir, mais il était trop tard. Les pirates étaient déjà trop près.

«Préparez-vous au combat !», cria le capitaine.

Antonia se précipita vers la tourelle de proue et jeta un coup d'œil par-dessus le bastingage. Ils avaient abandonné la manœuvre et elle avait une bonne vue sur l'autre navire. Les silhouettes sur le deuxième navire se répartissaient comme un miroir de l'équipage du Schollen.

Valentin fut appelé par Daniel sur le pont inférieur, auprès des autres porte-glaives. Antonia échangea un regard agité avec Johannes. Ses bras tremblaient légèrement, comme si elle avait déjà essuyé quelques tirs. Johannes fixait l'horizon, concentré, tandis que Rüdiger, de l'autre côté, jouait avec son arc, ennuyé, tirant sur la corde desserrée.

Sur le gaillard d'avant du navire, Thomas et Walter sortent également leurs flèches et placent la première, prêts pour la première salve.

Sur le pont, on tire de l'acier, prêt à couper de la viande.

Les corsaires leur crient des insultes et des menaces, dans une langue inconnue d'Antonia. Mais les mots n'étaient pas les seuls à voler dans leur direction : des crochets en fer avec des cordes à leur extrémité s'accrochaient à la rambarde et au gréement.

« Attendez ! » cria Thomas. Lui, Walter et Rüdiger avaient déjà tendu leurs arcs. Antonia et Johannes suivirent rapidement leur exemple.

Le souffle d'Antonia était court et rapide. *Rappelle-toi ! Tu es douée au tir à l'arc !*

Elle sentit le froid dans ses doigts lorsqu'elle tira sur la corde.

Elle sentit l'eau sur son visage et dans ses cheveux, qui pleuvait sur elle.

Elle sentit son cœur battre la chamade. Était-ce à cause de la peur ou de l'excitation ?

Les pirates se rapprochaient de plus en plus, bien que les marins armés d'épées se soient mis à couper les cordes.

Puis les deux navires se retrouvèrent côte à côte et les corsaires sautèrent à l'eau comme des lapins sur la vase.

«Feu !», hurla Thomas et les archers firent vibrer leurs cordes.

Les flèches sifflèrent dans les airs, mais les pirates semblaient bien connaître ce type de tir, car ils évitèrent habilement tous les projectiles.

Sans pitié et dans un vacarme assourdissant, les marins se jettent sur les envahisseurs. On entend alors le cliquetis du métal sur le métal et le martèlement sourd des épées qui s'enfoncent dans le bois.

Les archers postés sur les remparts ne cessent de tirer, mais il est difficile d'avoir une ligne de tir dégagée sur les pirates à cause de la cohue, car les propres alliés se trouvent constamment sur le chemin. La météo n'était pas non plus favorable. La bruine rendait les cordes et les planches glissantes, ce qui rendait le combat difficile pour tous les participants.

Rüdiger, Thomas, Johannes et Walter continuaient à tirer malgré tout, tandis qu'Antonia hésitait.

Je ne peux pas tuer quelqu'un !, pensa-t-elle.

Elle avait observé que la flèche qu'elle avait tirée avait manqué de peu le cou de l'un des boucaniers et s'était envolée derrière lui dans la mer grise.

Antonia laissa lentement tomber son arc.

Soudain, l'un des pirates apparut sur le petit escalier menant au château de proue. L'épée courte à la main, ce marin à la carrure imposante monta les marches, mais fut accueilli par l'épaule de Johannes qu'il enfonça dans la poitrine de l'homme. Ce dernier vacilla en arrière sous la violence

du choc et agita frénétiquement les bras pour éviter de tomber. Ses mains trouvèrent le pourpoint d'Antonia et l'entraînèrent avec elles sur le pont.

Elle atterrit doucement sur le corsaire, tandis que celui-ci frappait violemment le pont de sa tête et ne rouvrait plus les yeux.

Pendant une fraction de seconde, elle resta immobile, puis elle s'éloigna en rampant, paniquée, et se cacha derrière quelques tonneaux. Bien que l'équipage de la barque soit mieux entraîné, les pirates ont pris le dessus dans la bagarre et ont poussé leurs adversaires vers la rambarde opposée.

Deux des frères Vitalien sont restés sur le pont, des flèches plantées dans le corps, tandis que l'eau sur les planches autour d'eux prenait une teinte rose.

Chacun des honnêtes marins se battait avec acharnement, chacun contre au moins deux pirates. Arnold et Fabian brandissaient leurs épées et se défendaient comme un seul homme à quatre bras, infligeant sans cesse de douloureuses entailles.

Valentin avait reçu un coup, il boitait de la jambe gauche et se défendait tant bien que mal. Il semblait avoir du mal à lever son épée assez vite pour éviter d'être taillé en petits dés.

Soudain, quelqu'un se dressa au-dessus d'Antonia et la tira par le bras. Elle haleta et tenta de se défendre, mais la prise était plus dure que du granit.

Elle regarda un visage buriné par les intempéries, d'où des dents jaunes et tordues lui souriaient.

« Salut, jeune homme », cracha cet homme.

Alors qu'elle regardait à nouveau les forteresses, elle vit avec horreur que cinq pirates se tenaient sur chacune d'elles et menaçaient les tireurs avec leurs lames.

« Tu vas nous être très utile, mon gars ! », roucoula le pirate qui l'avait attrapée et la tirait inexorablement vers le combat.

« Eh bien ! », rugit le Boucanier : « Écoutez-moi tous ! »

Curieusement, tous s'arrêtèrent, l'équipage de la barque comme les pirates, et se retournèrent en partie, mais sans baisser d'un pouce leurs armes.

Le pirate le plus âgé, qui semblait être le meneur, fit un bruit de succion écoeurant, puis il grogna sur le pont : « Si vous continuez à vous battre, vos tireurs et le petit, ici, mourront », dit-il en secouant Antonia qui essaya de ne pas faire de bruit : « À moins que ça ne vous fasse ni chaud ni froid, nous les tuerons tous ensemble et vous pourrez continuer à vous battre joyeusement et mourir vous aussi. Nous obtiendrons ce que nous voulons, d'une manière ou d'une autre. À vous de choisir, marins d'eau douce ! »

Un silence de mort régnait, la bruine s'estompait lentement.

Le capitaine pirate se dit en lui-même : *Toujours cette longue attente. Je déteste attendre. Qui sait quand je vais soudainement tomber raide mort !*

« Vous allez vous dépêcher ? ! », aboya-t-il : « Sinon, qu'est-ce que... ? »

À sa grande surprise, il lâcha le bras d'Antonia, qui tomba par terre, et fit un bond en arrière.

« Miaou ! »

C'était le chat. Il s'était blotti contre les jambes du flibustier, comme contre un vieil ami, et maintenant il était là, assis devant eux, miaulant joyeusement.

Sale bête infidèle ! pensa Antonia.

Je déteste les chats ! pensa le capitaine, dont le nom était Morlec.

Poisson ! pensa le chat.

« Sale bête ! » hurla le Boucanier en donnant un coup de pied au chat, tout en restant à une distance prudente.

Le chat feula et se cabra, tandis que sa fourrure se redressait.

« Va-t'en, toi ! »

Morlec repensa à l'accident avec les chats errants lorsqu'il vivait à Novgorod, alors qu'il n'était encore qu'un enfant.

Le chat siffla encore plus fort, sauta sur la jambe du capitaine et s'y agrippa fermement, tandis que celui-ci, hurlant et jurant, tentait de se débarrasser de la boule de poils, au grand amusement de tous les spectateurs.

Alors que les amis et les ennemis ricanait encore et qu'Antonia observait avec fascination le paquet d'énergie orange, Heinar rugit : « Maintenant ! »

Soudain, Heinar, Daniel et Jakob brandirent leurs épées comme des démons et taillèrent une brèche dans les pirates distraits, brisant ainsi le cercle. Au même moment, Thomas poussa l'un des pirates du château arrière par-dessus bord et commença à se défendre à coups de poing contre les autres.

Rüdiger, quant à lui, se servait de ses coups de pied vicieux et de ses coudes pointus pour envoyer au tapis l'un, puis deux, puis trois des pirates, qui gémissaient.

La chatte avait entre-temps quitté le capitaine qui hurlait et sautait d'un boucanier à l'autre en feulant et en griffant avec rage.

Jakob s'arrêta en glissant devant Antonia et lui tendit sa main gauche pour qu'elle se relève.

Elle s'y agrippa et se releva.

Lentement mais sûrement, l'équipage de la barque reprit pied.

Les pirates furent repoussés par les attaques sauvages de l'équipage et le chaos provoqué par le chat.

Entre-temps, huit corps gisaient déjà sur le pont, sans bouger beaucoup, dont celui de Valentin.

«Retraite !», cria alors Morlec : «Tout le monde retourne sur le bateau ! Ça ne vaut pas le coup de prendre le bateau !»

Les pirates se retirèrent alors plus rapidement et n'attaquèrent presque plus. Finalement, ils remontèrent tous à bord.

Il ne restait plus qu'un pirate, il se débattait encore désespérément avec le chat du navire et l'un des pirates commença à l'appeler : « Alfred, Alfred reviens ! » Alfred était malentendant et ne réagit qu'au troisième appel, au grand amusement de l'équipage. Lui aussi se dirigea vers ses collègues, toujours avec le chat sur le dos. Celui-ci était accroché à son dos et lui griffait méchamment les épaules.

Il était maintenant presque arrivé à la rambarde. Antonia sursauta. Le chat était toujours accroché à Alfred et ne remarqua pas qu'il était presque emporté.

Antonia se précipita et arracha le chat, pas très content, de son dos malmené.

« Dieu merci ! », entendit-elle la voix du capitaine pirate : « Imaginez que cette sale bête soit venue avec nous ! »

Les crochets qui avaient saisi le navire comme des griffes furent détachés en un clin d'œil, tandis que quelques flèches passaient encore au-dessus.

Une manœuvre de départ fut rapidement effectuée et les pirates avaient déjà disparu.

Tous étaient assis sur le pont, haletants. La bataille était terminée, le pont était dans un chaos total et le chat était un héros.

« Hé ! Pas de sieste sur le pont ! » cria Rüdiger depuis l'escalier menant à la cabine de proue en direction de Valentin, qui était allongé par terre, adossé à la paroi du navire, un sourire presque sadique sur le visage. Il avait subi des blessures plus graves que les autres : une profonde coupure à la jambe et un coup de couteau à l'avant-bras.

Valentin se contenta de gémir : « Ouais, toi aussi... »

Paul s'est rapidement occupé des blessures et a soigné tout le monde avec des pansements et de la nourriture, avec la permission du capitaine.

Le chat s'est vite calmé, s'est libéré de la prise d'Antonia et a commencé à se frotter contre les jambes de l'équipage.

«Un chat nous a sauvés. Je n'arrive pas à croire que je dis ça !», a déclaré Thomas.

Les autres marmonnaient en signe d'approbation. Il prit une profonde inspiration : « OK les gars, est-ce que quelqu'un a des suggestions de noms ? »

Tout le monde s'est mis à crier en même temps : « Blitz ! », dit Rüdiger, tandis que « Orange ! » était la suggestion de Fabian. « Karlchen ! », dit Arnold. « Jackie », dit Johannes et Valentin voulait appeler l'animal « Pirate Destroyer 3000 ».

Finalement, ils se sont mis d'accord sur Karl.

Le soleil se levait lentement et les premiers rayons se reflétaient dans l'eau. Il était impossible de dormir, tout le monde était trop excité.

« Hissez les voiles », ordonna Heinar en se dirigeant vers la sortie.

« Monsieur ? »

« Oui, Walter ? »

« Que faisons-nous des... corsaires vaincus ? »

Il y eut un court silence, puis le capitaine répondit froidement, sans se retourner : « Jetez-les aux poissons. Ils nous ont causé assez d'ennuis et nous devons arriver à Londres le plus vite possible. »

Et voilà que ça recommence : un regard qui me traverse. Avant de se refermer. Il y a eu des milliers de regards, c'est certain. Aucun ne me voit. Ils peuvent voir la souffrance et la douleur, mais ils ne remarquent rien de plus.

Les marins avides sont venus et repartis comme des mouches. Comme par hasard, puisque les marins les appellent de toute façon des vermines. C'est la vermine qui doit m'aider, mais pas ici. Je suis déjà à bord. S'ils avaient arrêté quelqu'un ici, ça aurait été moi. Et celui qui m'arrête est utilisé comme une opportunité pour avancer.

La pluie fait retentir d'étranges mélodies, impossibles à distinguer des vagues qui frappent de l'extérieur les parois en bois de ce navire. Un si petit et si faible véhicule dans l'immensité de la nature. Les hommes se surestiment lorsqu'ils croient être plus forts que ce monde. Ils ne sont pas plus forts que la nature et ils ne sont pas plus forts que moi.

Les corps sont posés les uns sur les autres. Je flotte au milieu d'eux. Je n'ai pas encore compris si les hommes le font par peur, par stupidité ou parce qu'ils possèdent tous la même âme qui aspire à l'unité. Ils cherchent toujours à se regrouper. C'est une idée stupide de croire que cela les rend plus forts.

Je sens leurs cœurs battre, leurs veines qui sont remplies de force vitale. La vie devra me faire de la place quand je serai enfin installée. Un souffle traverse le corps en dessous de moi et m'accueille comme si j'étais un cadeau. Et je me trouve dans un endroit plus dans ce monde.

La jeune fille, que je peux maintenant beaucoup mieux voir, est allongée à côté de moi, les yeux fermés. À travers les yeux des gens, on peut voir différemment que par les miens. Je peux voir chaque cheveu qui s'enroule autour de son front, et chaque pore de sa peau.

Elle ne peut ni me voir ni me sentir. Elle ne me sentira jamais, car un mur se dresse entre nous.

Mais les gens peuvent ressentir de la douleur à travers le chagrin, et j'ai vu qu'elle le pouvait aussi. Le corps dans lequel je suis est le plus proche d'elle. Elle ressentira encore de la douleur, à travers les autres êtres qui sont liés à son âme, petit à petit. Jusqu'à ce qu'elle me regarde dans les yeux et reconnaisse ce que je suis. Je ne suis pas lié aux sentiments, et c'est pourquoi ce sont les humains qui perdront à la fin.

L'eau continue de crépiter contre la paroi extérieure du navire, tandis que le feu prend son essor.

Chapitre 4

La dernière semaine du voyage a été froide. La plupart du temps, une fine bruine tombait du ciel et se mélangeait aux embruns et au vent. De temps en temps, Antonia était sur le point de céder à l'envie de se réfugier dans la cale avant de travailler dans le froid. Mais après quelques jours, elle

finit par accepter la pluie comme faisant partie de la mer qui, de toute façon, la trempait tous les jours pendant ce voyage. La mer avait changé de couleur. Le gris et le noir se transformaient de plus en plus en un bleu profond. La nuit, il faisait plus chaud car la cabine se réchauffait, mais c'est pendant cette partie du voyage que les marins endurcis avaient le plus envie de retrouver la chaleur d'une maison.

Antonia se réveilla et mit un moment à comprendre qu'elle était si raide parce qu'elle avait froid. Le froid s'était infiltré dans ses membres pendant son sommeil et l'avait épuisée. Tremblante, elle s'assit et faillit tomber de son hamac. Même les couvertures avaient commencé à absorber l'humidité. Johannes dormait encore d'un sommeil agité, le reste de l'équipage attendait déjà sur le pont et tapait du pied pour se réchauffer. Arnold et Rüdiger s'affairaient à la voile, Valentin semblait travailler sur la tourelle de proue. Antonia supposait que c'était l'une des avaries que le navire avait subies au combat. Ils n'avaient pas tout réparé dans le dernier port, seulement ce dont ils avaient besoin pour arriver à Londres.

Le froid se dresse sur l'eau comme un bloc de plusieurs centaines de kilomètres de large. Mais le froid n'est pas mon ennemi, c'est le leur. Il les rend assez faibles pour frapper. C'est le bon jour et la bonne heure.

Antonia le rejoignit et l'aida en maintenant les planches que Valentin clouait sur le bastingage. Juste avant le changement de quart, Valentin leva la tête et essuya l'humidité des vagues et des embruns sur son visage.

« Peux-tu réveiller Johannes ? », demanda-t-il. « C'est plus sûr si deux personnes tiennent, et on sera plus rapides. Hainar a besoin d'être de bonne humeur. »

Valentin prononça cette dernière phrase à voix basse. Antonia sourit et jeta un bref regard au capitaine mécontent avant de se mettre en route. Les autres marins travaillent aussi, même s'ils n'ont rien à faire. L'été les a abandonnés sur cette partie du voyage.

Juste avant d'entrer dans la cabine, Antonia leva la tête. Elle s'arrêta et regarda le ciel avec espoir. Une déchirure apparut brièvement dans le ciel gris, formant la silhouette d'un masque avec un bec, mais le vent la brouilla à nouveau et derrière elle, il n'y avait que des nuages sombres.

Je plane loin au-dessus d'eux et les regarde d'en haut. La jeune fille disparaît et se rapproche de moi.

Je suis en bas, dans la coque du bateau, et je l'attends, tout en la suivant comme une rafale de vent par derrière. Le feu brûle déjà.

Antonia sauta dans le rayon de lumière blafarde que la trappe ouverte dessinait sur le sol.

Johannes était une ombre sombre devant les ombres derrière lui. Johannes s'était assis.

« Tu as discuté trop longtemps avec Thomas des frères Vitalien hier soir, espèce de paresseux ? », demanda Antonia en souriant. « J'admire que vous soyez satisfaits de parler tous les soirs de la même journée pendant si longtemps. »

Antonia s'attendait à une réponse joyeuse. Johannes se contenta de gémir et se recoucha.

« Valentin a besoin de notre aide », dit Antonia en s'approchant de lui avec étonnement, « tu dois te lever lentement, sinon Rüdiger et Thomas vont encore l'embêter. Espèce de paresseux, allez viens. »

Johannes releva légèrement la tête. « Qu'est-ce que tu as dit ? », demanda-t-il, perplexe.

Antonia le regarda avec inquiétude. Le visage de Johannes brillait pâle dans l'ombre. Ses yeux semblaient plus petits que d'habitude.

« Tu as l'air malade », dit-elle en s'approchant, « tu te sens bien ? »

Johannes laissa retomber sa tête dans le hamac. « J'ai mal aux jambes et aux bras », marmonna-t-il faiblement, « et aussi dans ma tête. »

Antonia s'arrêta un instant et essaya de chasser l'inquiétude qui s'emparait d'elle. Puis elle posa une main sur le front de Johannes. Ava l'avait souvent prévenue que les maladies étaient contagieuses, mais pour l'instant, cela lui était égal. Le front de Johannes était chaud, tandis que son corps tremblait. Elle leva à nouveau la main et lui tapota doucement l'épaule. «Je vais le dire à Paul», dit-elle en remontant sur le pont, «je reviens tout de suite.»

Paul apporta un seau d'eau en redescendant. Johannes avait de nouveau fermé les yeux et semblait dormir. Le cuisinier lui essuya le front avec un chiffon humide, ce qui ne fit que provoquer un autre gémissement de Johannes. Paul fronça les sourcils et resta penché sur lui pendant un moment.

«Retourne travailler », dit-il alors, « Tu n'as rien à faire ici. »

Mais Antonia resta immobile. Elle regarda sans bouger le cuisinier s'occuper de son ami. Dans son esprit, des souvenirs tourbillonnaient, ceux des voisins de sa rue, de ses deux frères et sœurs qui n'avaient pas survécu à leur première année. Les maladies avaient décimé des quartiers entiers. Ils l'avaient vu aussi dans les villes qu'ils avaient visitées. Des fenêtres condamnées et des voitures avec des cadavres ficelés. L'inquiétude lui serrait la poitrine, au point qu'elle avait du mal à respirer.

«Peux-tu l'aider d'une manière ou d'une autre ?», demanda-t-elle, remarquant que sa voix était plus aiguë que d'habitude.

Paul marmonna quelque chose qui ressemblait à un bon «Va travailler !», mais il ne répondit pas. Antonia sentit quelque chose. Elle ne savait pas si, au milieu de son désespoir, elle se faisait des idées, mais pendant un court instant, elle put sentir une présence, comme un fantôme qui la fixait silencieusement. Puis la sensation disparut à nouveau et il n'y avait plus que le chef d'équipe, un corps malade et l'air salé dans la pièce.

«Je vais prévenir Hainar», dit-elle d'une voix fragile, puis elle se retourna et s'éleva dans la lumière pâle du jour.

La journée se passa dans un climat tendu. Après un moment, Paul emmena Johannes dans la minuscule cabine à l'autre bout de la cale pour l'isoler du reste de l'équipage. Antonia se retrouva à travailler avec Valentin, tandis que Rüdiger, qui travaillait habituellement avec lui, passa la journée avec Walter. Mais elle n'arrivait pas à se concentrer et ne répondait pas aux questions de Valentin. La dernière escale avant Londres serait Bruges, pour éviter une petite tempête qui, selon le baromètre de l'équipage, se propageait vers l'ouest. Le navire se dirigea vers le port vers le soir et accosta à un quai, après quoi Hainar descendit personnellement du bord et entra dans une maison près du port.

Antonia s'appuyait sur la rambarde et regardait les maisons étrangères, perdue dans ses pensées. Elle avait froid, mais elle ignorait la température. En revanche, elle ne pouvait pas chasser la sensation de glace qui l'habitait. Peu de temps après, elle était de nouveau attirée par la réserve, près de la petite cabine de Johannes.

Dans la réserve, le silence et l'obscurité étaient de mise, comme toujours. Antonia avait toujours trouvé cet environnement apaisant, mais soudain, il était devenu menaçant.

Au bout d'un moment, elle ouvrit la porte et entra. Il faisait aussi chaud que dans un four. Le banc en bois sur lequel Johannes avait été allongé avec quelques couvertures remplissait presque toute la pièce. Le corps de Johannes était à peine visible dans la pénombre.

«Johannes ?», demanda Antonia doucement, même si elle n'attendait pas de réponse. Il semblait dormir. Sa poitrine bougeait nerveusement de haut en bas.

Antonia ferma doucement la porte derrière elle et s'accroupit au bout du lit de camp. L'une de ses mains se promena près de la tête de Johannes, qui était allongé sur le côté, et tapota nerveusement d'avant en arrière. Elle ne pouvait pas imaginer ce qu'elle ferait s'il mourait, si son souffle s'éteignait soudainement, ne laissant que l'enveloppe du corps. Elle ne pouvait pas

imaginer ce qui se passerait ensuite. Ce serait trop déroutant, presque comme si un monde sans Johannes n'était pas possible. Cette idée lui donnait l'impression de tomber dans un trou profond dont elle avait peur.

Ces dernières années, elle avait développé un nouveau sentiment lorsqu'elle était avec Johannes. Elle ne savait pas ce que c'était et n'était pas sûre de ce que c'était. Mais elle savait que, quoi que ce soit, elle l'aimait. Assez pour ne pas vouloir le perdre.

Le bateau tanguait légèrement et le bruit de bottes tambourinant sur les planches de bois pénétrait à travers la paroi du navire. Peu après, on entendit des grattements et quelques autres voix retentirent sur le pont. Antonia ignore tous les bruits, plongée dans ses propres pensées.

Ce n'est que lorsque des pas résonnèrent dans l'escalier menant à la réserve qu'elle sursauta. La porte s'ouvrit avec élan et Antonia se prépara à recevoir une leçon de morale, avant de constater avec soulagement que c'était Jakob. Son frère fit une grimace de surprise et s'arrêta.

«Ant-Emil, que fais-tu là ? Sors de là !», dit-il doucement, «Tu n'as pas le droit d'être ici. Il y a du travail à l'étage.»

Antonia le regarda d'un air de défi. «Johannes est mon ami. Je ne le laisserai pas seul. Et j'ai fini mon travail.»

«Cela ne t'empêchera pas d'attraper la peste si tu t'approches trop de lui. Il suffit qu'une personne à bord soit mourante !», dit Jakob, avec plus d'énergie qu'elle ne l'avait jamais vu faire. Il la tira gentiment hors de la cabine avant de fermer la porte. Elle trébucha sur les sacs qui traînaient par terre.

«Lâche-moi !», s'écria-t-elle surprise, en fixant Jakob d'un air furieux.

«Ne t'énerve pas comme ça», dit-il simplement, «je suis sérieux. C'est idiot de s'asseoir à côté d'une personne malade. Tu le sais très bien ! En fait, tu as reçu les mêmes avertissements que moi.»

Antonia fixa la porte d'un air sombre pendant un moment, mais en réalité, elle ne pouvait pas en vouloir à son frère. Elle savait qu'il avait raison.

«Est-ce vraiment la peste que Johannes a ?», demanda-t-elle après quelques secondes.

Jacob haussa les épaules, inquiet. «C'est ce que dit Paul. Et il en sait beaucoup plus que nous à ce sujet, il a travaillé dans un château... avec un médecin. Je crois qu'il a appelé ça la peste bubonique. Et tu te souviens des petites ruelles près de chez nous, où toutes les fenêtres étaient condamnées ? Ces rues sont... enfin... presque toutes mortes.»

«Mais on peut le guérir, non ?», demanda timidement Antonia.

«Demande à Paul. Mais je ne crois pas», répondit son frère. «Tu peux toujours prier. Reviens un jour, mais n'y retourne plus. Hainar a acheté des herbes, Paul va probablement revenir. Et nous mangerons en veillée.»

Antonia le regarda partir alors qu'il remontait sur le pont. Elle avait déjà prié en silence toute la journée, mais elle s'était tellement souvent éclipsée de l'office qu'elle ne se faisait pas beaucoup d'illusions.

Elle se sentait trop déprimée pour s'asseoir sur le pont avec les autres et chanter, comme dans un trou profond et sombre. Elle se dirigea d'un pas sombre vers le sac en toile contenant ses affaires et s'effondra sur le sol. Le craquement et le grincement continuels l'enveloppaient, l'océan lui chantait une chanson. Les ombres se pressaient autour d'elle comme le bec d'oiseaux noirs.

Une larme lui roula finalement des yeux, mais elle l'essuya énergiquement. Elle devait s'occuper à quelque chose, sinon elle sombrerait dans sa tristesse. Assise en tailleur, elle posa le sac contenant les affaires qu'elle avait emportées sur ses jambes et commença à fouiller dedans comme si elle était désespérée. Elle retrouva les ciseaux qu'elle n'avait pas utilisés depuis longtemps, une chemise qu'elle avait volée à Jakob avant de quitter Lübeck. Elle n'était partie que pour quelques mois, mais cela lui avait semblé durer plusieurs années. Et surtout, elle était maintenant libre, libre comme un oiseau de mer planant dans le ciel. Mais le sourire s'évanouit à

nouveau lorsqu'elle se souvint que l'ami qui lui avait permis de s'échapper était si proche de la mort qu'il lui tendrait bientôt la main.

C'est tellement étrange, pensa-t-elle en replongeant la main dans le sac, je suis partie pour échapper à quelqu'un qui m'aimait - et maintenant, c'est quelqu'un que j'aime qui m'échappe. Peut-être que cela ne serait pas arrivé si j'étais simplement restée.

Elle s'arrêta. Un bruissement se fit entendre lorsqu'elle toucha les lettres de sa grand-mère, qui avaient glissé jusqu'au fond de la boîte. Elle les sortit avec précaution et essaya de trouver une fente suffisamment large pour pouvoir les lire.

Chère Viola,

Le travail ici est épuisant. Ces derniers jours, j'ai fait quelques excursions dans les champs environnants pour cueillir de la lavande. Les épidémies se propagent rapidement, et ce sont surtout les pauvres qui en souffrent, car ils dorment en masse ensemble et doivent parfois manger dans les fossés. Il m'arrive de ne pas dormir correctement pendant des jours. Pourtant, la plupart des gens ne veulent pas de mon aide. L'un de mes voisins a perdu un enfant, mais il a refusé mon aide à plusieurs reprises. Et maintenant, il m'a accusé d'avoir jeté un sort à l'enfant, pour me punir de ne pas avoir pu m'occuper de lui, et j'ai failli être emmené de force par la garde municipale. Je ne sais pas à quelle vitesse les épidémies se propagent chez vous. J'espère qu'il y a chez vous suffisamment de bons herboristes qui n'ont pas encore été enlevés. J'ai de la peine pour les mourants. Mais le savoir reste limité et je ne pourrai pas aider les gens tant qu'ils détruisent eux-mêmes ce qui aurait pu les sauver.

Antonia relut plusieurs fois les lignes de sa grand-mère et se mit à réfléchir. Si sa grand-mère avait été là, elle aurait peut-être pu aider. Peut-être aurait-elle aussi pu aider sa mère, si elle n'était pas déjà morte. Elle avait certes pu guérir presque toutes les maladies, mais il n'y avait pas de remède contre la fermeture d'esprit, comme elle l'avait écrit un jour.

Tristement, la jeune fille feuilleta les vieilles pages presque en ruine. Certaines lettres étaient à peine lisibles ou griffonnées dans la marge avec des dessins représentant des plantes ou des objets étranges. Elle chercha de plus en plus fébrilement, lorsqu'elle constata qu'il y avait plusieurs lettres dans lesquelles sa grand-mère parlait d'herbes qui pouvaient aider ou de choses qu'elle avait faites avec des malades. La peste bubonique, comme Paul l'avait dit, elle l'avait aussi mentionnée. Peut-être que sa grand-mère était quand même ici. Ses paroles étaient conservées dans ces vieilles lettres, et un peu de son talent était peut-être aussi dans le sang d'Antonia. Les mots devant elle devenaient de plus en plus clairs, plus elle trouvait de lettres avec des remèdes. Elle a finalement commencé à les lire à voix basse pendant qu'elle cherchait. Sa voix résonnait de façon effrayante dans l'obscurité et le doux clapotis de l'eau. Quand Antonia leva la tête et que les ombres bougèrent, elle eut de nouveau l'impression de ressentir les pensées de quelqu'un d'autre. C'était comme si elle entendait la respiration d'une autre personne, mais elle ne faisait que la ressentir.

« Grand-mère ? », demanda-t-elle doucement.

Les lettres sont posées sur les sacs comme des linceuls blancs. La jeune fille les trie comme si c'étaient les os d'une diseuse de bonne aventure ou les tissus avec lesquels elle soigne les malades. Je flotte dans l'ombre tandis que le feu fait rage derrière le mur. Et menace d'engloutir une autre vie.

Elle lève les yeux. Les murmures qui sortent de sa bouche s'adressent au vide, comme si elle me parlait. Mais ce n'est pas le cas, elle ne parle à personne. Ce sont des mots connus qu'elle prononce. J'ai déjà vu chacun d'entre eux, écrits à l'encre sur du parchemin blanc. Ils ont été écrits et prononcés, non seulement pour le feu, mais aussi pour moi.

Je sens que je suis plus proche d'elle que d'habitude. Lorsqu'elle lève la tête, elle me regarde

presque dans les yeux, mais ses yeux se perdent à nouveau dans l'ombre.

Sa grand-mère m'a appelée ainsi. Je ne sais pas ce que cela signifie. Mais cela ne semble pas avoir d'importance, car son regard s'éloigne de nouveau de moi et revient sur les mots qu'elle me lit comme s'ils étaient les miens. Puis je disparaissais à nouveau derrière la porte, où je sais qu'elle me suivra.

Elle ne tarde pas à venir. La peau sous laquelle je suis enfoui commence à se déformer et le feu s'est transformé en une faible lueur, qui étouffe de plus en plus la chaleur.

Elle essaie de l'éteindre avec de l'eau. Ce faisant, elle regarde le corps, elle le regarde dans les yeux, bien qu'ils soient fermés. Les mots enveloppent ses mains comme un halo, comme une chanson dans mes pensées. Quelque chose qui me semble familier alors que je la regarde à travers le feu. Mais je ne sais pas d'où.

Antonia essaya d'ignorer ses sentiments tout en suivant les instructions des lettres. Personne dans l'équipage ne savait qu'elle était là. Paul était redescendu et avait laissé les herbes autour de la tête de Johannes. Antonia en reconnut quelques-unes. Il y avait de la lavande, mais la plupart n'étaient qu'un mélange méconnaissable de feuilles séchées. Cela devait suffire.

Ava lui avait appris dès son plus jeune âge à ne se dégoûter de presque rien. En tant que femme au foyer, avait-elle expliqué, on doit souvent accomplir les tâches les plus dégoûtantes sans que personne ne nous aide ou ne fasse le travail à notre place. C'était son bonheur, car la maladie qui accablait le garçon était vraiment peu ragoûtante, et encore plus ce qu'elle devait faire pour le soigner.

Avant d'utiliser les herbes, elle regarda autour d'elle. Elle sentait les ombres comme un deuxième être veillant sur le lit de Johannes. Il faisait incroyablement chaud dans toute la pièce, mais elle ne pouvait pas suivre les instructions qui lui demandaient de prendre l'air frais, ici dans la coque du navire.

«Est-ce que je fais bien ?», chuchota-t-elle, espérant que c'était sa grand-mère qui veillait à ses côtés. Il n'y eut pas de réponse, mais son petit ami haleta une fois et tourna la tête sans ouvrir les yeux.

Elle continua à travailler, sans se laisser distraire une seconde de plus. Le corps de Johannes semblait brûler de l'intérieur, mais il tremblait quand même. Sa gorge et ses épaules étaient enflées, avec des bosses étranges. Antonia lui fit à nouveau boire prudemment un peu d'eau, que le garçon assoiffé avala comme de la terre sèche.

Ses mouvements dansent autour de moi, comme si elle était un esprit comme moi. Parfois, son regard glisse sur moi comme une caresse. Le désir de ce regard est devenu déchirant, comme si c'était moi qui brûlais maintenant - même si je ne peux même pas brûler.

L'eau clapote contre les murs, mais ne parvient pas à éteindre le feu qui brûle en elle. Pourtant, la jeune fille ne brûle pas, elle avance à travers le feu comme si elle était invulnérable, au son des mots qu'elle a tirés de la mémoire des morts.

Antonia transpirait lorsqu'elle s'arrêta à nouveau un instant pour regarder le visage de Johannes. L'esprit qui l'accompagnait dansait autour d'elle, comme s'il l'aidait dans son travail. Elle croyait parfois voir une expression sur son visage, ou sentir un courant d'air sous ses mains.

Les paupières de Johannes clignaient tandis que sa main tâtonnait sur la couchette. Antonia prit sa main dans la sienne avec précaution et attendit qu'il dise quelque chose.

Johannes tourna la tête sur le côté et la regarda fixement, l'air perplexe. Puis il essaya apparemment de sourire, mais son sourire était déformé.

« Antonia », murmura-t-il.

« Je suis là », répondit-elle doucement. « Je vais te ramener. Je ne vais pas te laisser disparaître comme ça. »

Johannes tourna à nouveau la tête. «Le soleil brille dehors», marmonna-t-il indistinctement. Antonia regarda autour d'elle, perplexe. Elle n'en était pas sûre, mais le soleil était déjà en train de se coucher depuis un moment et Johannes ne pouvait pas voir ce qui se passait dehors. Elle finit par poser sa main sur son front et lui ferma les yeux.

« Certainement. Maintenant, dors et repose-toi. Demain, nous retournerons au soleil. D'accord ? » Johannes sourit un peu. « Je vais te donner les nouvelles flèches que je te dois pour le tir à l'arc. » Antonia sourit à son tour. « Même si j'ai triché. Maintenant, dors. »

Johannes obéit et recommença à respirer profondément. Antonia lui caressa doucement le front, qui était enveloppé d'ombres. « Dors bien », murmura-t-elle. « Je t'aime. » Mais elle ne savait pas s'il l'entendait encore.

Elle remit la fine couverture sur son ami et retira sa main de son front. Alors qu'elle se levait et prenait le pot d'eau et les herbes, elle leva enfin les yeux et regarda ce qui l'avait hantée tout ce temps. Les ombres se transformèrent en une silhouette qui attendait son regard. Comme une silhouette de fumée, elle se tenait en face d'elle et la fixait. La silhouette portait un manteau et un masque en forme de bec d'oiseau.

Antonia lui rendit son regard, debout et comme sous le charme. L'air semblait scintiller entre eux, tandis que la présence immortelle et la jeune fille se regardaient sans cligner des yeux. Elle sut soudain qui elle avait en face d'elle. Elle tendit la main vers l'avant. « Va-t'en ! », chuchota-t-elle, « laisse-le ici et disparais. »

La fille me fixe soudain. Directement dans les yeux que je n'ai pas, directement dans l'âme qui n'existe pas.

Pour la première fois, je ne sais plus si je flotte ou si je marche, si je pense ou si je ressens. La surface de ses yeux se reflète soudain en moi, et son âme derrière aussi. Un regard qui me touche. Je reconnais soudain ses yeux. Des regards qui me transpercent. Des mots qui sont écrits dans un livre. Tout finit par disparaître dans le feu avant qu'il ne refroidisse.

La danse s'arrête soudainement. Pendant quelques secondes, je sens à nouveau que le feu m'envahit.

«Va-t'en !», dit-elle, «laisse-le ici et disparais.»

Et je disparais. Comme un feu éteint par le vent, je me retire et je flotte à nouveau dans l'ombre, de retour dans le monde où je ne suis ni esprit, ni corps, ni objet. Où les gens sont tous pareils.

«Il te manque le livre !», murmure-je en m'éloignant, «sauvé du feu.»

Puis mon reflet disparaît de ses yeux. Je sens à nouveau le feu qui fait rage dans mille corps. Je suis à mille endroits du monde. Je suis dans les maisons aux planches clouées, dans les ruelles et les rats. Sur le quai de la ville brune et dans les villages du pays.

Mais je ne suis plus à bord du navire de Scholl. Le mât du navire s'élève vers le ciel et continue son voyage vers la ville grise, vers un destin qui ne m'intéresse plus.

Chapitre 5

« Ça va ? »

Johannes fit une grimace d'effort et de douleur en inspirant l'air marin matinal. Il était certes sur la voie de la guérison, mais il ne se sentait pas encore bien malgré le remède. Mais il n'était plus contagieux non plus, du moins c'est ce que croyait l'équipage.

« Ça va », dit-il entre ses dents serrées avant d'expulser l'air en haletant.

Inquiète, elle lui toucha l'épaule.

«Tu trembles comme un poisson hors de l'eau ! Tu ferais mieux de te recoucher, tu vas attraper une maladie», ajouta-t-elle doucement en repoussant une mèche de cheveux rebelle derrière son oreille. «Faites juste attention à ne pas être *trop* à l'étroit...», dit Thomas en passant devant eux.

Les deux se regardèrent un instant, perplexes, et haussèrent les épaules en réponse à cette remarque étrange.

«Drôle de type», marmonna Johannes: «Mais entrer me semble une bonne idée.»

Il traversa prudemment le pont pour se rendre dans la cale du navire. Après l'avoir ramené dans sa couchette, Antonia retourna à sa place habituelle sur la rambarde et se remémora les événements de la nuit précédente.

Le matin était triste et froid. Des bancs de brouillard flottaient sur l'eau grise, poussés par la houle, et la brise faisait frissonner. À part un nuage au-dessus d'eux, un peu plus sombre que les autres, il n'y avait rien d'intéressant à voir. Rien que du gris dans toutes les directions.

Était-ce simplement un nuage, ou bien l'ombre qui avait poursuivi Johannes s'y cachait-elle ? Elle ressentit en elle une crispation qu'elle n'avait que rarement éprouvée jusqu'alors. Le sentiment d'être observée, associé à une peur irrépressible pour son ami.

L'équipage dormait encore, à l'exception de Thomas et du capitaine, si bien qu'on n'entendait que le clapotis des vagues à la proue. Selon Thomas, ils devaient arriver à Londres le lendemain. Enfin. Ce voyage interminable allait enfin prendre fin. Et le livre...

Antonia ne savait pas si elle avait rêvé cette partie de la nuit ou si cette entité, cette personnification de la maladie, avait vraiment communiqué avec elle.

Elle devait au moins garder les yeux ouverts après cela.

«Hé, *Emil*», résonna-t-il sur le pont, arrachant Antonia à ses pensées.

«Oui ?», répondit-elle en se retournant. Thomas se tenait derrière elle et lui fit un sourire de travers : «Monte sur le mât et baisse la voile. Le capitaine dit de mettre toute la gomme.»

Elle acquiesça d'un air rigide : «Oui.»

«Et...», dit-il après un moment d'hésitation, «le travail physique te permet aussi de penser à des choses plus légères, non?», il lui tapa sur l'épaule et retourna à son travail sur la cloison. Antonia regarda le vieux marin et se dit en elle-même: *C'est un type bizarre, mais vraiment gentil.*

Elle se secoua une fois et commença à monter dans le mât. Arrivée au niveau de la voile, elle détacha les cordes qui maintenaient la voile plus courte. Lorsque la dernière partie de la voile tomba, il y eut une secousse à peine perceptible et la vitesse augmenta légèrement, peut-être jusqu'à quatre nœuds.

De plus, la brise qu'Antonia avait sentie sur le pont était nettement plus forte au niveau de la voile, si bien qu'elle dut s'accrocher au mât pour ne pas tomber.

Un rayon de soleil perçant à travers les nuages éclaira un instant la mer. Elle ferma brièvement les yeux et rit de bon cœur, sentant la chaleur du soleil et le vent dans ses cheveux.

C'est ça, la liberté ! pensa-t-elle.

La ville s'est adaptée à la météo par ses couleurs, elle était grise, comme les nuages au-dessus d'elle. Le bateau entra dans le port de Londres et croisa de nombreux autres navires de types très différents : des bateaux de pêche, mais aussi de nombreux cogs et même un galion. La manœuvre était rendue plus difficile par la densité des navires, ce qui ralentissait leur progression.

«Tout le monde aux rames !», aboya Heinar sur le pont : «Et tous ceux qui ont les jambes qui flageolent, à la voile !»

Une agitation générale s'empara de l'équipage, chacun se bousculant pour prendre la position qu'il préférait. Antonia se faufila entre les marins, nettement plus grands qu'elle, et grimpa, tel un petit singe, le long du mât jusqu'à la voile carrée. Johannes, Arnold et Valentin la rejoignirent rapidement et se préparèrent également.

«Y a-t-il une place en vue ?», cria Jakob à la vigie, qui était occupée par Paul.

«Pour l'instant, rien, Kaufmann !», cria le second capitaine en descendant et en se remettant à chercher un quai parmi tous les autres navires.

Antonia vit son frère se diriger vers Heinar et se lancer dans une discussion apparemment animée avec lui.

«Capitaine !», entendit-on alors d'en haut : «Dans six longueurs, il y a un quai approprié à bâbord !»

Les deux hommes semblaient soulagés et le capitaine fit un signe de tête à Fabian, qui était à la barre.

Le cap du bateau fut alors corrigé et ils se dirigèrent lentement vers l'espace entre les navires.

« Gouvernail à bâbord ! », hurla Heinar : « Larguez les écoutes ! Réduisez la voilure ! »

« Aye ! », s'écria l'équipage à l'unisson et se mit à exécuter les ordres.

Quatre marins dirigèrent la cogue dans l'espace libre en se balançant légèrement, tandis que les mousquetaires quittaient leur poste après avoir accompli leur tâche.

Thomas, Walter et Rüdiger prirent chacun une corde et se répartirent entre bâbord, tribord et la cabine de proue.

Quelques hommes costauds, qui ressemblaient à des dockers, apparurent alors sur le quai. Ils firent un signe de tête aux membres de l'équipage.

D'un geste vif, les trois hommes jetèrent leurs cordages sur le pont aux travailleurs, qui les attrapèrent avec dextérité.

Avec une vitesse et une habileté que l'on n'aurait pas cru possibles au vu de la corpulence des hommes au bord du bassin portuaire, ils ont attaché les cordes aux bollards.

L'équipage de la barque s'est réparti sur les longues cordes et a tiré sur un cri de «Tirez !» de Heinar, qui se tenait sur le bastingage arrière pour avoir une meilleure vue d'ensemble.

Antonia se rendit compte qu'elle n'avait jamais réfléchi auparavant au poids de la barge, tandis que la sueur perlait sur son front.

Après quelques minutes de tiraillement, le bateau était enfin parfaitement positionné et les cordages bien attachés.

Tous se redressèrent et se mirent en rang.

Heinar et Jakob passèrent en revue les matelots.

Ils passèrent en revue chacun d'entre eux, qui étaient devenus une équipe au cours des dernières semaines.

«Ensemble, vous avez traversé beaucoup d'épreuves pendant ce voyage», commença Jakob, «Vous avez survécu à toutes les conditions météorologiques et avez continué à naviguer, qu'il fasse soleil, vent ou tempête. Êtes-vous d'accord avec cela?»

«Aye!», hurla l'équipage à l'unisson.

«Vous avez défendu la cargaison, contre les vagues et les pirates!

«Aye!»

«Capitaine!»

«Oui, Kaufmann?», demanda Heinar d'un ton sérieux en regardant son frère en face.

«Penses-tu que ces marins méritent une récompense?»

Le capitaine resta silencieux un court instant et regarda chacun des marins dans les yeux.

Quand son regard se posa sur Antonia, elle eut du mal à avaler sa salive. Ces yeux, gris comme l'eau qui clapotait à la proue, la transperçaient littéralement et semblaient la clouer au pont.

Il plissa les yeux et la tête d'Antonia sembla s'enflammer pour échapper à ce regard. Sa gorge semblait avoir une bonne idée : se resserrer de plus en plus pour ne laisser passer aucun air.

Il va me reconnaître, pensa-t-elle, et je ne peux rien y faire. Maintenant, il m'a eue.

Puis ces yeux de lynx se déplacèrent et Antonia dut se ressaisir pour ne pas pousser un soupir de soulagement.

Une fois que le capitaine eut terminé son inspection, il dit brièvement : « Oui, mon seigneur, je pense que ces marins méritent une récompense. »

Jakob acquiesça brièvement, puis dit plus fort en direction de l'équipage : « Alors vous avez mérité quelques jours à l'Acier, que je vais financer ! »

« Aye ! » Cette fois, l'équipage semblait sincèrement enthousiaste.

« Reposez-vous et ensuite vous pourrez vous enrôler où vous voulez », poursuivit Jakob : « Nous avons terminé ce voyage ensemble. Merci beaucoup, messieurs. Vous pouvez partir maintenant. »

Je garde mes distances, même si je pourrais chercher un moyen d'entrer dans le bateau et dans le cœur de la jeune fille. Je suis sûr qu'elle ne peut s'empêcher de penser à moi. Je pourrais retourner au bateau et essayer avec le vieil homme...

Non ! Je dois me concentrer sur des choses plus importantes. Il faut continuer à entretenir le feu. La ville grise est une cible plus importante qui requiert toute mon attention. Derrière certaines fenêtres, les flammes s'agitent déjà, mais ce n'est pas encore suffisant. Devant les portes, on n'a pas encore creusé de fosses pour les brûlés. Aucun charlatan au visage d'oiseau ne se promène encore, faisant semblant d'être utile. Je ne suis pas encore satisfait. Mais mes messagers rôdent dans les ruelles sombres et répandent la nouvelle noire : toute la ville sera en flammes quand la peste noire en aura fini avec elle !

Chapitre 6

Antonia se réveilla et se demanda où elle était. Elle n'était pas dans un hamac, même si elle s'imaginait qu'il se balançait encore. Des voix traversaient les murs. Elle se souvint alors qu'elle se trouvait dans la cour en acier, là où ils étaient arrivés la veille. Elle entendit des cris et des ordres, le roulement de tonneaux sur les pavés, la même mélodie qu'elle avait entendue avant son départ

de Lübeck.

Elle s'étira et savoura pendant un moment le fait d'être enfin allongée sur autre chose qu'un hamac. Puis elle se leva. Son campement était le seul encore occupé. À part elle, il n'y avait que des hommes dans la pièce. Sur le bateau, elle ne s'en était pas souciée, mais depuis qu'on lui avait demandé le soir si elle ne voulait pas se laver, elle se demandait s'il ne serait pas plus sûr de se séparer maintenant des marins.

Elle se dirigea vers le quai. Johannes vint joyeusement à sa rencontre. À part quelques légères cicatrices, on ne voyait plus qu'il avait failli mourir quelques jours auparavant. Le soleil brillait à travers ses cheveux et pour la première fois depuis des mois, il avait de nouveau un brin d'herbe dans la bouche.

« Bonjour, marmotte ! », dit-il en riant. « On devait préparer le petit-déjeuner pour l'équipage ensemble, mais je l'ai fait tout seul. »

Il la regarda d'un air moqueur et réprimandant. C'était la première fois depuis des mois qu'ils se retrouvaient en ville. Ses vêtements étaient plus déchirés qu'avant et ses cheveux avaient poussé. Antonia sourit un instant d'un air rêveur, puis répondit :

« C'est dommage que tu n'aies pas osé me réveiller. Mais merci ! »

Johannes sourit et l'entraîna sur le bateau. Les autres marins étaient déjà assis en cercle et se faisaient servir de la bouillie.

Antonia n'avait pas revu Jakob depuis le soir. Les marins ne savaient pas où il était, mais elle supposait qu'il allait probablement commencer sa formation de commerçant.

Elle soupira intérieurement. Pour Jakob, la partie la plus désagréable de son voyage commençait maintenant. Elle-même ne savait pas encore ce qui allait se passer. Elle avait réussi à s'échapper, mais au moment de son départ, elle n'avait pas encore vu suffisamment de choses dans le monde pour vraiment savoir comment se déroulerait sa vie à Londres. Personne ne s'occupait d'elle ici, et tout ce qu'elle avait, c'était quelques vieilles lettres.

Après un moment, Johannes remarqua que son amie était songeuse et l'appela à l'avant du bateau après le repas pour discuter tranquillement avec elle. L'eau clapotait joyeusement contre la paroi, mais on ne l'entendait que si l'on tendait bien l'oreille.

« Nous sommes maintenant à Londres. Nous allons tous les deux nous enfuir ? », demanda Johannes.

« Je crois que oui », répondit Antonia, « J'ai peur que quelqu'un me découvre. Ici, je suis assez loin de cet affreux manteau vert qui voulait absolument m'épouser. Mais je crois que je dois vraiment faire attention. »

« Pourquoi donc ? », demanda Johannes en se penchant par-dessus la rambarde, « Personne ne te connaît ici. Les gens ne comprennent même pas ce que nous disons. »

« Non, je crois que c'est à cause de ma grand-mère », dit Antonia. Avant qu'elle n'ait pu s'expliquer, Johannes acquiesça.

« C'est vrai, je vois ce que tu veux dire », dit-il pensivement, « Quelques-uns des autres vont probablement aussi débarquer ici. Tu sais », dit-il en la poussant avec un sourire, « Je crois presque qu'Arnold et Fabian essaient aussi de fuir quelque chose. Ils n'ont jamais débarqué dans un port, sauf ici. »

« C'est vrai », répondit Antonia sérieusement, « Arnold me l'a raconté. Ils ont failli se faire tuer parce qu'ils sont partis chasser, ce qu'ils n'avaient pas le droit de faire. Et depuis, ils fuient. Ils ont dit que quand on est en fuite, on l'est pour toujours. »

Johannes resta silencieux pendant un bon moment après qu'elle eut dit cela.

« Eh bien », répondit-il, « en tout cas, il est clair que je te suis redevable... maintenant, et c'est pourquoi je viens avec toi si tu t'enfuis, d'accord ? »

Antonia sourit un peu et regarda les mouettes s'envoler au-dessus des toits de la ville grise.

« Nous allons d'abord commencer par quitter le Stahlhof. Je suppose que je ne retrouverai pas »

Jakob de toute façon», dit-elle. Elle était un peu triste. Jakob lui avait appris à lire et à écrire et l'avait aidée lorsque son père avait été trop sévère. Et il ne l'avait jamais trahie. Mais elle n'avait pas le choix.

Hainer Scholle se pavanait devant les marins à leur retour.

«Nous avons formé un équipage compétent», dit-il en regardant le groupe, «Qui d'entre vous embarque pour le prochain voyage ?»

Thomas leva la main, mais cela ne sembla plus surprendre Hainer. Il lui fit juste un bref signe de tête. Arnold et Fabian se regardèrent brièvement, puis levèrent la main. Paul avait également levé la main. Rüdiger secoua simplement la tête et continua à manger. Valentin regarda ses pieds et marmonna quelque chose.

«Parle clairement !», tonna Hainer, ce à quoi Valentin leva la tête, effrayé.

«Je donnerai ma réponse demain», dit-il clairement, puis il regarda rapidement ses pieds. Hainer grogna, indigné, mais le laissa tranquille.

«Et vous deux !», dit-il à Johannes et Antonia.

«Je voulais juste aller à Londres», répondit Antonia, Johannes acquiesça simplement. Hainer les attrapa tous les deux par l'épaule.

«Vous verrez, bientôt, la nostalgie de la mer vous envahira à nouveau», grogna-t-il, «Maintenant, allez montrer ce que vous avez appris.»

Antonia et Johannes se regardèrent un peu gênés, incertains de ce qu'on attendait d'eux. Hainer fit les mêmes adieux à Rüdiger, qui fit un sourire triomphant à Valentin avant de quitter le bateau.

Antonia et Johannes se saluèrent un peu gênés et partirent peu après avec le sac d'Antonia.

Antonia remarqua que Valentin les regardait tristement avant de détourner à nouveau le regard.

Hainer les arrêta une fois de plus avant qu'ils ne quittent la planche.

«Vous n'avez pas encore reçu votre salaire», leur rappela-t-il en leur tendant deux sacs remplis de pièces de monnaie. Les deux jeunes voyageurs acceptèrent l'argent avec surprise et saluèrent le capitaine.

«Ahoj, capitaine », dit Johannes en faisant le salut militaire.

«Ahoj », dit aussi Antonia doucement, et ajouta doucement : «Hainer Scholle ». Le vieux capitaine méritait vraiment son surnom. Il sourit brièvement, un geste rare sur son visage sérieux, puis il retourna sur le bateau en faisant un bruit de tonnerre.

L'aciérie était séparée des autres quais. Johannes et Antonia auraient pu simplement passer par les portes d'entrée, mais c'était trop facile pour ces deux vagabonds de Lübeck qui aimaient grimper sur les toits.

Ils ont repéré où se tenaient les gardes. Ils se sont séparés, Antonia a suivi le terrain au nord du bâtiment. Lorsqu'elle a trouvé le premier garde, ils se sont cachés sous un pilier pour ne pas éveiller les soupçons. Elle a alors remarqué que quelqu'un d'autre arrivait et a presque arrêté de respirer.

Quand ils ont commencé à discuter, ils ont été étonnés d'entendre qu'après quelques phrases, ils commençaient à dire quelque chose qu'ils pouvaient comprendre.

«Frank ! Je ne peux pas garder le poste à la sortie est, tu crois que je vais me faire tirer dessus si je le laisse sans surveillance ? », a demandé l'un d'eux.

«Fais-le», répondit l'autre, «mais ne m'implique pas là-dedans. Je ne suis pas au courant et je ne t'ai pas donné de conseils.»

Antonia se détacha à nouveau du mur de la maison et chercha Johannes. Elle le rejoignit alors qu'il venait d'arriver au terme de sa ronde.

«La porte est actuellement sans surveillance», dit Antonia à la hâte, «saisissons l'occasion et sortons de la cour en acier sans éveiller les soupçons.» Johannes voulait encore répondre, mais Antonia l'attrapa par le bras et l'entraîna vers la porte est, sans qu'il puisse dire quoi que ce soit. Arrivés à la porte est, ils restèrent immobiles comme pétrifiés.

Les pas d'un garde résonnèrent au coin de la rue. Mais ils attendirent qu'elle passe. Un instant plus tard, ils sortirent en courant de la porte et continuèrent à courir jusqu'à ce qu'ils ne la voient plus. Ils poussèrent alors un soupir de soulagement, car ils avaient réussi.

«Tu vas bien ? Ou c'était trop fatigant ?», demanda Antonia. Johannes était encore un peu fatigué, il haleta un peu et ne put que répondre d'une voix forcée : «Oui, ça va».

«Tu es sûr ?», demanda-t-elle.

«Oui, ça va vraiment bien. Je me sens déjà beaucoup mieux qu'il y a quelques jours», dit-il, «Maintenant, cours, voyons si je suis toujours plus rapide que toi.»

Après avoir parcouru encore quelques centaines de mètres, Johannes dit à nouveau sérieusement : «Nous devrions chercher un endroit où dormir, je n'ai pas très envie de m'allonger dans la rue cette nuit.»

Antonia haletait, toujours le sourire aux lèvres. «On n'a pas besoin de courir si vite, je suis sûre qu'on aurait pu passer la porte sans problème.»

Johannes sourit à nouveau et ajusta le couteau à sa ceinture. «C'est vrai, mais c'est tellement plus amusant.»

Antonia sourit et ils se promenèrent ensemble dans les ruelles. Les maisons situées près de la rive avaient d'étranges volets devant leurs portes pour empêcher l'eau de pénétrer dans les pièces d'habitation. Autour de la cour en acier, les maisons semblaient aussi riches que dans la rue natale d'Antonia.

«Regarde là-bas ! Le quartier des artisans n'est peut-être pas très loin. Nous pouvons demander si nous pouvons nous allonger dans les étables», suggéra Johannes.

Quelques minutes plus tard, ils étaient arrivés dans le quartier. Les maisons étaient construites en briques grises, comme presque partout dans la ville, mais elles étaient nettement plus petites que celles autour de la cour Stahlhof.

Il y avait beaucoup d'animation dans les rues, des gens apportaient des marchandises sur la place du marché et des enfants jouaient. Antonia les observait, souriant intérieurement à l'idée qu'elle et Johannes avaient eux aussi joué ainsi autrefois. Puis elle se concentra à nouveau sur sa tâche. Le crépuscule était déjà tombé lorsqu'ils quittèrent à nouveau la rue. Le fait qu'ils ne comprenaient pas la langue du pays s'était avéré être une grande difficulté. La plupart des tentatives avaient fini par se faire chasser par quelqu'un.

Johannes bâilla et regarda avec inquiétude les gens qui sortaient en titubant d'une taverne alors qu'il commençait à pleuvoir.

«Nous aurions peut-être dû faire comme Valentin», admit-il. «Ce garçon est vraiment très intelligent quand on l'observe de près. Mais maintenant, nous devons nous faufiler quelque part.»

Antonia leva les yeux d'un air mécontent. «Nous ne connaissons pas bien les lieux ici», dit-elle, «et la ville est bien plus grande que chez nous.»

«C'est aussi la ville la plus importante d'Angleterre», répliqua Johannes, «continuons à chercher dans les ruelles. Comment s'appelait ta grand-mère?»

Antonia repassa dans sa tête les lettres qu'elle avait déjà lues plusieurs fois.

«Elle n'écrivait que «ta mère qui t'aime» ou quelque chose de similaire», dit-elle, «Mais ma mère s'appelait Viola et venait d'ici. Tout ce que je sais de ma grand-mère, c'est qu'elle vivait ici et qu'elle était guérisseuse. Son mari était médecin, et quand il est mort, elle a repris l'entreprise - et a ensuite été brûlée comme sorcière.»

«Peut-être pouvons-nous trouver quelqu'un qui parle notre langue», suggéra Johannes, «et lui demander où nous pouvons loger. Sinon, nous devons retourner sur nos terres - ou dormir dans une cour.»

«Je crois que cette ville est assez différente de Lübeck», répondit Antonia nerveusement.

La pluie tombait sur les pavés, reflétant le ciel gris. De plus en plus de gens sortaient de la taverne où ils s'étaient réfugiés, tandis que l'eau s'écoulait du toit.

«En fait, je n'ai pas envie de dormir dans les ruelles par un temps pareil», marmonna Antonia.

Avant qu'elle n'ait pu finir sa phrase, quelqu'un dans la foule se tourna vers elles. «Sleepover ?», demanda-t-il d'une voix indistincte, «Are you searching for a sleepover ?»

Antonia secoua la tête, embarrassée, et essaya d'expliquer d'un geste qu'elle ne parlait pas la langue. Johannes se contenta de hocher la tête pour la compléter.

L'homme attrapa Antonia par l'épaule et la fit tourner de sorte qu'elle puisse voir une ruelle.

« Il y a... Un homme ? », essaya l'étranger avec des mots étrangers incertains, « Un homme qui laisse des étrangers dormir dans sa maison. Maison pour... Dormir. Il parle allemand. Viens avec moi. »

« Qu'est-ce qu'il a dit ? », demanda Johannes, perplexe, en suivant Antonia, qui avait été entraînée dans la ruelle par l'homme.

Ils s'arrêtèrent devant une maison grise et étroite aux fenêtres de guingois, nichée dans la rangée de maisons de la ruelle. Des enseignes rouillées pendaient au-dessus des portes et des volets des magasins, et vacillaient solitaires sous le crépitement des gouttes de pluie. Mais la maison devant eux n'avait pas de vitrines, seulement une porte donnant sur l'intérieur.

L'homme lâcha Antonia, fit signe à Johannes de s'approcher et désigna la maison. Il prononça quelques mots qu'ils ne comprirent pas et s'enfuit à nouveau. Les deux adolescents le regardèrent avec perplexité.

«Tu as compris quelque chose ?», demanda Johannes, perplexe.

«Je crois qu'il parlait un peu allemand. Et il voulait nous amener à cette maison, parce qu'on peut y dormir», répondit Antonia. «On frappe?»

Tous deux restèrent un moment là, gênés, attendant que l'autre fasse quelque chose. Finalement, Johannes frappa aux lourdes portes en bois, juste au moment où Antonia levait le bras.

Pendant un moment, la maison sembla aussi déserte que la ruelle. La pluie les avait trempés jusqu'aux os, quand enfin quelqu'un de l'intérieur fit bouger un verrou et le battant supérieur de la porte s'ouvrit dans un grattement. Le visage qui apparut derrière était couvert de rides et de taches de vieillesse, mais le vieil homme les regarda avec des yeux bruns et amicaux.

«Bonjour», dit Johannes timidement, «Nous, euh, cherchons un endroit où dormir...» Il s'arrêta et attendit une réponse pour savoir si l'homme les avait compris.

Les traits du visage de l'homme se détendirent en un sourire. «Ah, les copains de la mer», répondit-il avec un accent prononcé, mais dans leur langue, «D'où venez-vous donc?»

« Lübeck », répondit Antonia, «Pouvons-nous entrer, s'il vous plaît ? »

« Hum, je pense que ce n'est pas un problème. Attendez un instant, je dois ouvrir la porte. Mes vieux doigts ne sont plus aussi agiles que les vôtres. »

L'homme se cacha derrière les planches de bois et peu après, la porte s'ouvrit complètement. Les deux voyageurs entrèrent, soulagés. L'homme referma la porte derrière eux et le couloir dans lequel ils se trouvaient fut soudain plongé dans une lumière tamisée, éclairé uniquement par la lampe que l'homme tenait à la main.

«Que voulez-vous exactement ?», demanda-t-il en refermant le verrou.

«Nous cherchons un endroit où dormir pour la nuit et nous voulions vous demander si nous pouvions dormir ici», dit Antonia. «Nous ne voulons pas continuer notre voyage, nous voulons rester à Londres un moment. Quelqu'un nous a envoyées ici.»

L'homme les regarda avec bienveillance. «Bien sûr. J'héberge parfois des étrangers, j'apprécie toujours un peu de compagnie. J'habite seul ici. Avant, il y avait un ami et sa femme qui avaient beaucoup de clients, mais ils sont décédés.»

L'homme les guida en haut d'un petit escalier jusqu'au grenier où se trouvaient quatre lits.

« Vous pouvez dormir ici », dit-il. « Vous pouvez descendre et vous asseoir près du feu. Je vais aller discuter avec quelqu'un. »

Sur ces mots, il jeta un bref regard scrutateur sur Antonia et disparut. Antonia et Johannes se regardèrent en souriant et déposèrent leurs affaires sur les deux lits à gauche.

«On descend ?», demanda Antonia. Johannes acquiesça après un moment.

L'homme les attendait assis dans un fauteuil en bois devant un feu de cheminée. Il les regarda à leur entrée et leur sourit amicalement.

«J'ai fait du thé», dit-il, «asseyez-vous».

Les invités s'installèrent avec hésitation sur les chaises qui leur étaient proposées. L'homme versa quelques herbes dans les tasses posées sur le sol et y ajouta de l'eau. Il leur tendit les tasses. Ses mains étaient brunes, comme si elles avaient travaillé pendant des années avec de l'argile et de la terre.

« Alors », dit-il, « racontez-moi quelque chose. Ou posez des questions. J'attends. »

Johannes et Antonia se regardèrent à nouveau, Antonia s'éclaircit la voix.

«Comment se fait-il que vous parliez notre langue ?», demanda-t-elle.

L'homme rit. «Bonne question. Les deux amis qui vivaient ici la parlaient. Ils sont apparus ici, un peu comme vous, mais je viens aussi d'arriver et nous sommes devenus amis. Nous avons mangé et joué ensemble presque tous les soirs. Certains jours, quand nous étions vraiment de bonne humeur, nous allions nous promener. De temps en temps, il amenait aussi sa femme, et alors ils cuisinaient ensemble, ma femme et elle. »

«Ça a l'air sympa», répondit Antonia, «Mais de quoi sont-ils morts ?»

«Mon ami d'une maladie», dit l'homme en fixant le feu et en hochant la tête, «Et sa femme plus tard... mais on n'en parle pas. Ils ont élevé leur fille ici, une gentille enfant, mais elle a fini par déménager, elle s'est mariée. Comme ça arrive parfois. »

L'homme regarda à nouveau Antonia d'un air étrange, et Johannes suivit son regard, perplexe. Puis l'homme se leva et se dirigea en boitant vers une table dans le coin de la petite pièce.

« Buvez votre thé ! », dit-il d'une voix rauque, « Il est bon. »

Après un court moment, il revint et, à la grande surprise des voyageurs, tenait un gros livre dans sa main. Il l'ouvrit alors qu'il était de nouveau assis dans son fauteuil et le regarda fixement pendant un moment.

«Il y a beaucoup de recettes là-dedans», dit-il, «C'est la seule chose qu'ils ont laissée de leur savoir-faire. C'est le livre dans lequel elles ont consigné leurs connaissances sur les herbes et les maladies. Depuis que nous avons 20 ans, nous passons chaque minute de libre ensemble, nous avons traversé ensemble des hauts et des bas et nous avons bu le soir jusqu'à ne plus pouvoir marcher droit. C'était l'époque où l'on se saoulait le soir et où l'on travaillait dur le lendemain matin. Parfois, j'aimerais être encore aussi en forme.

Il regarda la photo avec un air apitoyé pendant un moment, puis poursuivit : « C'étaient des gens extraordinaires, et une femme extraordinaire. Elle pouvait aider un nombre infini de personnes. Elle était une femme aux talents de guérisseuse et a également écrit ce livre sur ses recettes. Peu avant sa mort, elle m'a donné ce livre en me disant : « Prends bien soin de ce livre et si quelqu'un est gravement malade, tu y jetteras un œil. » Je n'ai pas compris. Elle n'a pas eu beaucoup de temps après ça. »

Antonia le regarda attentivement. « Je crois que je connais cette femme », dit-elle doucement.

L'homme la regarda à nouveau pendant un moment. « D'où exactement ? »

« C'était ma grand-mère », répondit Antonia, « Ma mère a grandi ici et sa mère était guérisseuse, son mari était médecin. J'ai encore les lettres qu'ils se sont envoyées. »

L'homme la regarda brièvement. « C'est possible », dit-il alors, « Tu as le même visage que sa fille. Très similaire. Tu es donc son fils, c'est ça ? »

Antonia s'arrêta un instant et jeta un coup d'œil à Johannes. « Oui », dit-elle enfin, « Je... m'appelle Emil. Voici Johannes. »

L'homme acquiesça et détourna de nouveau le regard.

«Je ne sais pas lire», dit-il, «Les seules choses que ce livre m'apporte, ce sont les images.

Regarde-le, peut-être que tu y trouveras plus d'intérêt. Ça me rend triste de le donner, mais tu as le droit de le faire, puisqu'il appartenait à ta grand-mère.»

Antonia prit le livre avec étonnement et le feuilleta avec recueillement, ravie d'avoir retrouvé si vite la trace de sa grand-mère. Elle n'avait jamais pu imaginer ce qu'elle ferait le moment venu, et maintenant elle tenait entre ses mains un précieux livre de recettes médicinales.

Elle s'arrêta lorsqu'elle trouva une page qui ressemblait aux dessins sur les lettres. Elle lut lentement le texte et reconnut plusieurs instructions qu'elle avait utilisées sur le bateau pour aider Johannes.

«Regarde», dit-elle en le poussant, «J'aurais pu en avoir besoin.»

Johannes se pencha vers elle et acquiesça. «Peut-être que ça aidera aussi contre les choses qui sont encore là maintenant», dit-il.

L'homme resta assis un moment, le regard fixé sur le feu, comme s'il y voyait plus que des flammes. Puis il se tourna à nouveau vers les deux invités.

«Racontez-moi vos histoires», dit-il, «Et n'oubliez rien. J'ai encore le temps.»

Lorsque le feu s'éteignit, le vieil homme souhaita une bonne nuit à Johannes et Antonia. Après s'être changés, ils allèrent se coucher. Le balancement du bateau, qui s'était gravé dans leur mémoire, les poursuivit jusque dans leur sommeil.

Au milieu de la nuit, Antonia fut réveillée par un bruit de bouillonnement. Elle ne parvint pas à identifier le bruit. Elle se leva donc et s'habilla. Johannes, réveillé par les bruits, s'assit, fatigué. «Qu'est-ce qui se passe ?», marmonna-t-il, perplexe. «Ah, nous ne sommes plus sur le bateau. Pourquoi te lèves-tu ?»

Elle répondit doucement : « Tu n'entends pas ce bruit ? Je vais aller voir ce que c'est. Reste tranquillement couché. » Antonia descendit les escaliers et vit le vieil homme accroupi au-dessus d'une marmite. Un liquide bouillonnait dans cette marmite. Antonia s'éclaircit la gorge et son hôte se retourna, éclairé par la lueur du feu.

«Je suis désolé, j'ai encore pris le livre que je t'ai donné. Je me suis souvenu d'une recette qui soulage mes maux de dos. Ces derniers temps, je suis de plus en plus courbaturé», dit-il.

«Tout va bien», répondit Antonia, «Je me demandais juste d'où venaient ces bruits. Est-ce que la recette aide vraiment ?»

«Oui ! Au moins, mes maux de dos ont disparu comme par magie», dit l'homme avec enthousiasme. Antonia retourna au lit, heureuse. Johannes, qui attendait déjà avec impatience, demanda immédiatement ce qui se passait et Antonia lui expliqua. Ils discutèrent encore un peu puis se recouchèrent. Pendant un moment, les pensées d'Antonia tournèrent à nouveau autour de sa maison, la maison d'Engelsgrube, comme Mia l'avait appelée, et de la façon dont allaient sa sœur, Ava et son père. Au milieu de ses souvenirs, elle s'endormit.

Le lendemain matin, le vieil homme les attendait avec un délicieux petit déjeuner. Il ne demanda pas d'argent. Une fois rassasiés, ils le remercièrent pour tout et le vieil homme donna encore le livre à Antonia, mais ils promirent de revenir le soir pour passer à nouveau la nuit chez lui.

Johannes et Antonia se promenaient dans les rues, excités, et se demandaient ce qu'ils pourraient faire à Londres s'ils voulaient y vivre, ou s'ils devaient plutôt retourner à la terre. Ils continuèrent à traverser la ville, puis longèrent le port et se rendirent au marché, car ils avaient besoin de quelque chose pour le déjeuner. Ils achetèrent donc un gros pain.

Chapitre 7

Il pleuvait sur Londres. Johannes et Antonia ont vite compris que ce n'était pas un phénomène rare. Le brouillard et la pluie se succédaient, enveloppant la ville d'un voile gris qui étouffait les bruits et dissimulait les silhouettes des réfugiés comme un manteau invisible.

La deuxième semaine de leur séjour à Londres venait de commencer. Ils savaient maintenant mieux se repérer que certains Londoniens, ils savaient où acheter leur nourriture et connaissaient quelques-unes des petites ruelles, des escaliers et des portes qui menaient à travers le labyrinthe

de maisons et de murs. Ils avaient appris à comprendre quelques mots et phrases dans la langue étrangère, mais la plupart du temps, ils communiquaient par signes.

Johannes ouvrit les battants de la fenêtre en bois et se pencha dans la ruelle. Assise derrière lui sur son lit, Antonia se frottait les yeux pour chasser le sommeil quand un brouillard froid et humide envahit la pièce.

«Tu vois quelque chose dehors ?», demanda-t-elle d'un ton las en s'enveloppant dans sa couverture.

«Du brouillard», répondit Johannes, «et quelques personnes. Nous devrions commencer à chercher du travail quelque part. Mais ici, personne ne comprend notre langue.»

«Combien d'argent nous reste-t-il?», demanda Antonia. Johannes haussa les épaules.

«Assez pour manger pendant trois jours? Les médicaments ont coûté le plus cher, et nous n'avons pas encore eu le temps de chercher des herbes en dehors de la ville. Nous devons vraiment réfléchir à ce que nous allons faire », dit Johannes. Il regarda Antonia avec inquiétude. La jeune fille aux cheveux courts et hirsutes portait toujours ses vêtements de marin et ressemblait à s'y méprendre à un mousse dont les cheveux auraient poussé un peu trop longtemps lors du dernier voyage. Ce n'était que parfois, lorsqu'elle s'étirait ou se penchait en avant, qu'on remarquait qu'elle n'était pas un garçon, et encore moins un homme. Ce n'était qu'un bref instant avant que l'illusion ne se referme et que la dangereuse vérité ne se cache à nouveau. Malgré tout, elle était parfois à deux doigts de se trahir.

«As-tu l'intention de rester toujours dans ce déguisement ?», demanda Johannes, «Quelqu'un finira bien par le remarquer».

«Qu'est-ce que je vais faire d'autre ? Est-ce que je dois retourner à Lübeck ?», demanda Antonia, «Est-ce que je dois retourner à la couture et apprendre les tâches ménagères après cette aventure ? Oublie ça ! Je vais me laisser...» Elle marqua un court silence avant de poursuivre : «Je préfère me cacher dans le danger et traverser cinq autres mers que de me laisser capturer après ce que j'ai vécu !»

Johannes eut un petit sourire. Mais ce sourire était moins insouciant qu'avant le voyage. Ils avaient tous les deux vu beaucoup de choses. Le jeune pêcheur aurait préféré ne pas savoir certaines choses, mais il ne regrettait pas d'être venu avec elle lorsqu'il avait découvert Antonia sur le quai, vêtue des habits de son frère.

«Je veux juste dire», commença-t-il en choisissant soigneusement ses mots, «qu'il se peut que quelqu'un le remarque quand même. Je veux dire, on peut encore reconnaître d'autres choses qui montrent que tu es... enfin, une femme. Comme les cheveux et les vêtements.»

Il se retourna précipitamment et regarda par la fenêtre, réalisant que le rouge lui montait au visage. Il se mordit la lèvre avec colère et s'essuya le visage, qui était maintenant humide à cause du brouillard matinal.

«On devrait peut-être fermer la fenêtre avant d'en parler», répliqua son amie derrière lui. Il se contenta d'acquiescer et referma les battants de la fenêtre, de sorte que personne ne pouvant comprendre leur langue ne puisse entendre leur conversation. Les murs de ce quartier de Londres étaient très réceptifs, mais ils n'avaient jamais entendu de bruits provenant des autres pignons et se sentaient plus en sécurité dans leur mansarde sombre que partout ailleurs.

«Je crois que je vois ce que tu veux dire», dit Antonia un peu gênée, «mais je ne peux pas faire grand-chose... et si je me déplace rapidement, personne ne le remarque. À Lübeck, personne n'a

jamais remarqué que je me promenais avec ma blouse. Les gens ne regardent généralement pas vraiment les enfants.»

«C'est vrai», admit Johannes, «tu as encore une fois raison. Mais... tu n'es plus un enfant. Et je pense que nous devons quand même faire attention. Peut-être devrions-nous chercher un endroit un peu plus loin en dehors de la ville où nous pourrions dormir. Et nous avons besoin d'argent. C'est vraiment trop gentil de nous laisser dormir ici comme ça.»

«Nous devrions lui donner le reste, si nous déménageons», dit Antonia. «Je le trouve vraiment gentil. C'est bien que nous ayons trouvé si vite où vivait ma grand-mère. Et le livre est merveilleux. Et si on essayait d'acheter quelques ingrédients aujourd'hui? Peut-être qu'on pourrait gagner de l'argent avec, comme grand-mère et grand-père l'ont fait.»

Johannes acquiesça et sortit son portefeuille de sa cachette sous le lit.

Un léger grincement de plancher monta de l'étage inférieur.

«Je crois que Godric est réveillé. On peut descendre», dit Antonia en accrochant avec entrain le sac dans lequel elle avait rangé ses affaires.

Une demi-heure plus tard, les deux jeunes adultes se sont à nouveau fondus dans la foule sur la place du marché. Ils se sont promenés parmi les gens qui ignoraient le mauvais temps, comme des rats dans les fossés. Les étals du marché avaient caché leurs marchandises sous des toiles pour les protéger de l'humidité.

Les commerçants posaient leurs marchandises sur les planches en bois des étals, y compris le poisson et les céréales, comme l'avait fait la flotte à Londres. La plupart des gens se contentaient de regarder les étals et n'achetaient rien, la plupart n'avaient pas encore ouvert et le brouhaha était encore étouffé.

«Vu le temps qu'il fait, on ne dirait pas que c'est l'été», marmonna Johannes en s'essuyant une fois de plus le visage, «on est au moins le premier matin de la garde, non? J'ai du mal à me repérer dans le temps ici.»

«Nous avons passé des mois sur un bateau», dit Antonia en souriant, «il y avait plus d'eau que quelques gouttes dans l'air. Ne fais pas tant d'histoires. Et maintenant, il n'y a presque plus d'été. »

Johannes acquiesça. « C'est vrai. Quel mois sommes-nous ? Octobre ? »

Antonia s'arrêta et se posta dans une ruelle latérale pour éviter un groupe de personnes qui venaient vers eux. Johannes la rejoignit. Dans le brouillard, les foules qui marchaient ressemblaient presque à des cérémonies funéraires, des silhouettes fantomatiques surgissant de nulle part.

«Et si on allait voir cette ruelle ?», proposa Antonia, «les étals du marché ne sont pas encore ouverts, et peut-être y a-t-il des chemins qui nous seront utiles.»

«Si tu veux», répondit Johannes, et il la suivit à distance dans l'ombre de la ruelle.

Derrière les deux jeunes, une silhouette voûtée s'engouffrait dans la ruelle. Johannes se retourna, tandis qu'Antonia continuait de courir, et reconnut son hôte, Godric, qui s'était enveloppé dans une épaisse étoffe de laine et s'était appuyé sur un bâton.

« Ah, voilà le garçon. Où est donc Emil ? », demanda-t-il avec un faible sourire.

«Emil est aussi quelque part par ici», répondit Johannes, «Il vient de partir en courant. Qu'est-ce que vous faites ici?»

Godric rit un peu. «J'achète du pain», répondit-il, «Je vais à la mairie et j'espère qu'ils ont encore du pain à donner. Mais normalement, ils en ont. Parfois, ils sont désolés, je pense qu'ils m'ont enlevé toute ma compagnie.»

Johannes acquiesça et regarda autour de lui, un peu nerveux. Antonia avait disparu dans le brouillard de la ruelle. « Emil ! » cria-t-il, mais elle était apparemment déjà trop loin pour l'entendre.

« Pourquoi devraient-ils être désolés ? » demanda Johannes à Godric, un peu étonné. Le vieil homme aimait raconter des histoires, mais il lui semblait parfois difficile, en raison de son esprit vif, de tout raconter dans le bon ordre. Il semblait cependant sur le point de raconter une partie de son histoire, ce qu'Antonia voulait certainement savoir. À part la conversation du premier soir, il n'avait guère parlé de ce qui était arrivé à la grand-mère d'Antonia.

« Ils m'ont pris mon amie, et elle était la seule chose qui me restait. Elle gagnait de l'argent, beaucoup même, parce que des gens riches venaient parfois la voir. Jusqu'à ce que quelques personnes meurent et que les proches disent qu'elle travaillait avec le diable », Godric secoua tristement la tête, « alors qu'elle était très pieuse, même si ce n'était pas toujours de la manière habituelle. Mais il y a des gens pour qui même Dieu ne peut plus rien faire. Seul le livre a été sauvé des flammes. Mais... oui. Certains membres de l'église sont désolés. Ils savent combien il est difficile de vivre seul ici. Je vous revois ce soir ? Emil aussi ?

Johannes acquiesça précipitamment. « Emil aussi, je le ramène. Mais je crois que je vais devoir vite le chercher. Bonne chance pour la mairie ! »

Godric rit doucement, puis continua en hochant la tête.

Antonia regarda Johannes, le visage sale, alors qu'il sortait enfin du brouillard. Il n'avait pas encore remarqué les voix au loin. Il s'apprêtait à dire quelque chose quand elle lui tapa la main sur la bouche pour le faire taire. Antonia lui fit signe de parler doucement, ce à quoi il acquiesça d'un signe de tête.

«Qu'est-ce qui se passe ?», demanda Johannes, perplexe. Antonia lui lança un regard agacé.

«Tu es sourd ou quoi ?»

Les voix se firent plus fortes et des pas se joignirent à elles, dont le son ressemblait à celui de voix graves.

« Tais-toi un peu, Johannes ! », dit-elle à son compagnon, qui ne semblait toujours pas avoir remarqué les voix et les pas.

« Que se passe-t-il ? », chuchota Johannes. Antonia le poussa dans une autre ruelle. Les ruelles avaient l'air sinistres dans le brouillard, comme si elles étaient des passages vers les enfers, sans issue et entourées de pierre.

«Je crois qu'ils ont remarqué que je suis une fille», dit Antonia nerveusement, «et ils se sont comportés de façon un peu étrange - tu sais, comme les gens de la ruelle Petersiliengasse. Mon père et Ava m'ont toujours dit de rester loin de là. J'ai fui en courant, par-dessus un toit. Où étais-tu, toi ?»

«Godric m'a abordé. Où allons-nous maintenant ?», demanda Johannes.

«Eh bien, pour commencer, il faut qu'on sorte d'ici!»

Antonia entraîna Johannes, qui était perdu, dans une autre ruelle. Ils arrivèrent sur la place du marché, où la foule s'amassait autour de nombreux stands. Il y avait des stands de fruits et

légumes, des stands de poissons, mais aussi des stands de sculptures ou de peaux. Il y avait du monde et c'était bruyant partout.

«Allons voir les peintures là-bas, puis on ira manger, d'accord ?», demanda Johannes.

Antonia se tut et regarda nerveusement derrière elle. Johannes la suivit lorsqu'elle tourna à nouveau dans une ruelle, puis entra sur la place du marché par un autre côté.

«Qu'est-ce que tu fais ? Tu vas tourner en rond tout le temps ?», demanda Johannes, perplexe. Antonia secoua la tête.

«Je veux les semer ! Ils m'ont suivie, et s'ils me reconnaissent, j'aurai un souci ! Et pas seulement moi !», répliqua-t-elle avant de se fondre dans la foule.

Johannes suivit sa petite amie et commença à chercher des yeux, même s'il ne savait pas quoi. Après quelques mètres, Antonia le tira à nouveau avec elle et se passa la main dans les cheveux, dans l'espoir que cela la fasse paraître différente.

« A-Emil ! », chuchota Johannes, « Emil, arrête-toi. Nous devons rester calmes. Va à n'importe quel stand et regarde quelque chose ! »

Antonia s'arrêta à contrecœur et regarda une petite tasse en céramique exposée sur l'un des stands.

«Regarde, n'est-ce pas magnifique ?», dit-elle à voix haute pour donner à leur conversation un air plus normal.

«Oui, mais c'est aussi cher», répliqua Johannes, «et il n'y a toujours pas d'herbes ici. Viens, continuons à chercher.»

Ils se dirigèrent discrètement vers quelques stands plus loin. Antonia regarda plusieurs fois la ruelle d'où ils venaient et dut se forcer à ne pas courir.

« Johannes », commença-t-elle doucement, « s'ils me retrouvent, il faut qu'on trouve quelque chose, vite. »

« Ils ne doivent pas te reconnaître », réfléchit Johannes, « alors tu devrais peut-être changer de casquette ? »

«Je crois qu'il faut surtout qu'on parte d'ici», dit Antonia à voix basse. Elle se recoiffa. Johannes remarqua alors encore plus clairement qu'Antonia ne pouvait pas cacher à chaque mouvement qu'elle n'était pas un garçon. Il la poussa entre lui et les étals du marché pour la protéger des regards.

«Je crois que le déguisement ne fonctionne plus très bien», dit-il nerveusement, «peut-être que ce serait mieux si tu te procurais à nouveau une robe».

«Et que va dire Godric ?», demanda Antonia désespérée, «alors nous devons à nouveau trouver un autre logement et le laisser seul. Peut-être devons-nous même quitter Londres. Pourquoi ne puis-je pas simplement être née garçon ? Si Dieu le voulait, pourquoi fait-il en sorte que les femmes doivent rester à la maison ?»

Antonia semblait sur le point de fondre en larmes. Johannes regarda nerveusement autour de lui et la serra doucement par l'épaule pour ne pas la perdre. Finalement, il se ressaisit, se retourna et l'étreignit. Quelques secondes seulement, puis il la lâcha et la regarda, espérant avoir fait une différence.

«Nous avons déjà réussi à nous enfuir une fois !», dit-il, plus tremblant qu'il ne l'aurait voulu, «tu as dit que tu préférerais être en fuite pour toujours plutôt que d'épouser quelqu'un, tu te souviens ?

C'est ce que tu as dit. Et s'enfuir était en fait assez amusant. Et je viens avec toi. Peu importe où tu vas. C'est plus facile de fuir à deux, tu le sais bien. Arnold et Fabian te l'ont bien montré. »

Il s'arrêta et eut le sentiment d'avoir empiré les choses. À sa grande surprise, Antonia s'essuya simplement les larmes et acquiesça.

«Tu as raison», dit-elle d'un air sombre, «je suis enfin libre maintenant. Et je ne laisserai personne me reprendre cette liberté! Je devrai m'enfuir pour ma propre sécurité, mais je n'attendrai pas qu'ils me fassent la même chose qu'à ma grand-mère. S'ils essaient, ils verront comment je me défendrai!»

Johannes regarda Antonia avec inquiétude. La jeune fille, d'habitude si paisible, avait les yeux enflammés, ce qu'il ne lui avait jamais vu auparavant. Il eut pitié de ceux qui oseraient se mettre en travers de son chemin.

« As-tu un plan ? », demanda-t-il prudemment. Antonia prit une profonde inspiration et hocha la tête.

«Oui, je vais acheter une robe pour qu'on puisse au moins rester quelques jours. Mais on va repartir d'ici. Je prends le livre avec moi. Et puis on continuera à voyager, jusqu'à... je ne sais pas. Mais... mais on fera quand même attention.»

Johannes acquiesça et regarda à nouveau autour de lui. «Tu as revu tes poursuivants ?», demanda-t-il.

Antonia secoua la tête. «Non. Mais si quelqu'un me demande pourquoi je me promène en robe, on peut dire que tu es mon mari ?»

Johannes s'arrêta net. «Po-pourquoi ?», balbutia-t-il, et soudain, il aurait aimé qu'il n'y ait pas autant de monde autour d'eux. Certains commençaient déjà à leur crier dessus parce qu'ils bloquaient le passage vers les stands.

Antonia ne regardait pas dans sa direction, elle ne jetait qu'un regard indéfinissable vers les allées.

«Pour que... j'aie la permission de me promener ?», dit-elle finalement. «Les femmes n'ont presque le droit de se promener seules nulle part.»

Johannes sentit son cœur se calmer à nouveau. Il hocha la tête et la prit à nouveau amicalement par l'épaule. «Je peux y arriver», dit-il avec difficulté, «Alors viens, nous devons te trouver une robe.»

Le soleil continuait à se déplacer dans le ciel comme un œil solitaire. Lentement, les voiles de brouillard se dissipaient et se déchiraient de temps en temps, laissant apparaître un morceau de ciel gris. Les gens faisaient leurs courses, mais restaient sinon chez eux et regardaient la ville fantomatique à travers leurs fenêtres.

Antonia alluma une petite lampe dans son grenier. Johannes était assis sur le lit, lui tournant le dos, pendant qu'elle enfilait sa nouvelle robe. C'était la moins chère qu'ils avaient trouvée, en toile de jute gris-brun, assortie au reste de la ville, et aussi rêche que les hamacs sur le bateau.

Elle se sentait bizarre. La dernière fois qu'elle avait porté une robe, elle était perchée à la fenêtre de son grenier et regardait avec mélancolie Jakob charger le navire, sans savoir encore que sa petite sœur allait la convaincre de monter à bord et de l'accompagner à Londres. Elle eut un petit sourire avant de le perdre à nouveau. Elle ne pourrait sans doute pas retourner à Lübeck pour remercier Mia.

«J'ai l'impression d'être à l'étroit», dit-elle, «j'avais encore oublié à quel point on peut mal se déplacer avec des vêtements.»

Johannes ne rit que brièvement et garda les yeux fixés sur la fenêtre, à travers laquelle une étroite bande de lumière pénétrait dans l'obscurité.

«Nous devons cacher tes cheveux», dit-il, «tu peux peut-être utiliser ma casquette pour commencer. Ils sont beaucoup trop courts pour une femme.»

«N'avons-nous pas une capuche?», demanda Antonia, «sinon les gens vont penser que je ne suis pas mariée.»

«Alors nous sommes juste fiancés. De toute façon, je ne sais pas comment le dire à quelqu'un. Je ne parle pas anglais », répondit Johannes, « j'ai du mal à comprendre certains mots ».

Antonia acquiesça et ferma péniblement la dernière boucle de sa robe. Les vêtements qu'elle portait chez elle étaient un peu plus confortables et plus beaux. De plus, elle s'était tellement habituée à porter des chemises que la robe lui semblait inconfortable.

«Tu peux te retourner maintenant», dit-elle. Johannes se retourna et acquiesça en ouvrant de grands yeux.

«Tu n'as pas porté de robe depuis longtemps», dit-il en exprimant ses pensées. Antonia sourit un peu.

«Oui, c'est vrai», répondit-elle, «j'espère que je pourrai encore me comporter comme une femme.»

«J'ai bien peur que tu n'aies jamais été aussi bien comme ça», marmonna Johannes dans sa barbe pas encore bien fournie. Il devait admettre que si Antonia avait l'air d'une femme dans ses vêtements de garçon, elle ressemblait soudain à un garçon qui aurait enfilé la robe de sa sœur.

Antonia lui lança un regard sévère et essaya de se recoiffer, mais ses cheveux étaient encore bien trop courts. Johannes lui lança sa casquette.

«Alors, on essaie d'acheter des herbes maintenant ?», demanda Johannes en sautant à nouveau. Antonia jeta un coup d'œil nerveux aux planches des battants de la fenêtre, sentit la peur bouillonner en elle et hocha la tête.

«Oui. Mais fais attention que Godric ne soit pas dans l'antichambre quand je descendrai en robe», dit-elle.

Johannes lui fit un signe de tête et descendit l'étroit escalier sombre qui menait au couloir. Antonia le suivit prudemment. Une nouvelle partie de son histoire commençait - elle redeviendrait Antonia à Londres et laisserait Emil sur le bateau. C'est ce qu'elle pensait en sortant dans le brouillard froid et sombre.

La barque flottait paisiblement sur l'eau, qui ne brillait que faiblement à travers le brouillard. La bruine, qui s'était formée à partir du brouillard des derniers jours, se mêlait au doux voile de brume qui montait de la Tamise dans les ruelles.

Valentin se pencha par-dessus la rambarde et contempla pendant quelques minutes les petites vagues qui déferlaient sur le rivage, apportées de pays et de profondeurs lointaines. Les blessures causées par l'attaque des pirates lui faisaient encore un peu mal, mais Paul avait dit qu'elles guériraient assez vite pour ne plus le gêner dans quelques jours, au moment du départ de la goélette.

«Tu étais là quand les nouvelles sont arrivées de la ville ?», demanda Fabian en s'arrêtant à côté de lui, en grignotant des fruits secs. Valentin secoua la tête et fit de la place à son ami sur la rambarde.

«Quoi de neuf ?», demanda-t-il, «Rüdiger va-t-il revenir ?»

Fabian rit. «Non, ne t'inquiète pas, même si tu apprends peut-être enfin à te défendre. Non, il y a quelqu'un dans le quartier des artisans qui aurait eu la peste, c'est déjà assez effrayant. Mais il a été guéri hier. Par une femme.

Valentin le regarda, stupéfait. Ses pensées remontèrent rapidement les dernières semaines, à Emil qui avait guéri Johannes de manière mystérieuse, aux conversations entre les deux amis qu'il avait surpris par hasard. Et le jour où Emil était soudainement apparu sur le pont, un fugitif de Lübeck dont Jakob avait prétendu qu'il était un de ses jeunes amis. Ses pensées volaient rapidement comme un oiseau marin au-dessus de la mer, mais lui restait silencieux, comme toujours.

«Comment a-t-elle fait ?», demanda-t-il. Il n'avait jamais été tout à fait sûr de s'être imaginé toutes ces allusions. Peut-être que c'était quelque chose de complètement différent.

«Je ne veux même pas le savoir», dit Fabian, «mais elle avait apparemment un livre qui lui permettait de guérir. D'un vieux médecin. Je pense que ça va. Du moins, si elle aide vraiment les gens.»

Fabian semblait encore un peu sceptique. Valentin se contenta d'acquiescer et de regarder fixement l'eau.

«Si tu continues à regarder l'abîme, l'abîme te regardera aussi !», entendit-il Thomas crier derrière lui. Il soupira et essaya de l'ignorer. Son soupir forma un petit nuage devant sa bouche. Il faisait vraiment froid. Il avait espéré échapper aux taquineries et aux méchancetés en fuyant son foyer. Mais les marins étaient des durs à cuire. Il n'était toujours pas sûr qu'ils pensaient vraiment plaisanter quand ils le taquinaient. Qui ferait mal à quelqu'un pour s'amuser ? Mais au moins, il avait pu discuter avec Fabian et les deux jeunes qui venaient de descendre du bateau, sans que personne ne le frappe pour avoir raconté ce qu'il avait appris dans les livres.

« Qu'est-ce qui ne va pas, mon garçon ? » demanda Fabian d'un air bonhomme en lui tapotant le dos. « Le mal de mer te rend-il déjà morose ? On s'habitue vraiment à l'eau. »

Valentin secoua la tête. «Je ne trouve pas l'eau si mauvaise», marmonna-t-il, «c'est juste que je n'aime pas mes propres pensées».

Fabian rit. «Tu penses trop, mon petit», dit-il, «les pensées sont pires que les gens quand il s'agit de persécution. Ne laisse pas les nouvelles gâcher ton humeur. Demain, nous serons loin de toute la grisaille de cette ville... Je préférerais vraiment la campagne.

Valentin hochait simplement la tête et fixa le vaste ciel sans couleur. Les nuages s'amassaient comme de la fumée.

La place du marché était encore plus bondée que d'habitude. Le temps était meilleur que d'habitude, c'est-à-dire que la bruine s'arrêtait parfois pendant quelques minutes et que l'air humide ne vous trempait pas jusqu'aux os. Parfois, on pouvait même voir des trous dans le ciel, qui ressemblaient aux gueules béantes de monstres.

Dans la cohue, personne ne prêta attention au jeune couple en haillons qui échangeait de l'argent contre quelques herbes sur un stand. Antonia avait maintenant une coiffe sur la tête, qui cachait ses cheveux mi-longs et lui donnait l'air d'une citoyenne ordinaire. Johannes s'était acheté une veste avec l'argent gagné grâce aux talents de guérisseuse d'Antonia, ce qui lui donnait l'air nettement plus adulte qu'avant.

Le commerçant derrière le stand comptait les pièces, leur fit un signe de tête et leur souhaita une bonne journée. Antonia et Johannes lui rendirent son salut. Ils s'éloignèrent du stand de quelques pas et se sourirent malicieusement.

«On apprend vraiment vite de nouvelles langues quand on vit dans un autre pays», dit Antonia à voix basse, tout en écoutant discrètement les conversations autour d'elle. La plupart portaient sur des choses simples de la vie quotidienne, aucun signe que quelqu'un d'autre avait encore attrapé la peste.

«Oui, j'avais remarqué aussi», répondit Johannes, «viens, nous devons encore aller au petit marché. Tu sais, l'enfant qui a eu un rhume. Cette fois, nous allons faire sortir les gens avant, d'accord ? Le fait qu'ils voient que tu fais la plupart du travail a attiré beaucoup trop d'attention.»

Antonia acquiesça et essaya de faire bonne figure, mais elle devait se concentrer et éviter de sautiller ou de regarder trop autour d'elle. Godric ne la voyait presque plus, ils ne lui parlaient que le soir, toujours déguisés en garçon, déguisement qu'elle enlevait dès qu'elle quittait la maison.

Ta grand-mère a été brûlée, pensa-t-elle. Sois prudente. Pense à ce qu'Ava t'a dit. Peut-être que c'est même arrivé ici.

Elle frissonna en imaginant qu'un bûcher avait été dressé là où se trouvait maintenant un stand vendant du pain. Quelque part, elle entendit le bruit du bois qui tombait. Elle se secoua et continua à marcher. Il y avait quelque chose dans l'air. Peut-être n'était-ce que les signes avant-coureurs d'un orage, mais elle avait le sentiment que quelque chose se préparait.

«Excusez-moi ?», demanda une voix derrière eux.

Antonia et Johannes se retournèrent. Une femme se tenait derrière eux, les regardant fixement avec de grands yeux et faisant une révérence. Antonia la regarda gentiment.

C'est comme ça que je serais devenue, pensa-t-elle, je n'aurais même pas osé aborder des inconnus. Maintenant, je dois avoir peur que trop de gens me connaissent.

Johannes la poussa, ce qui la fit sursauter et elle fit elle aussi une révérence maladroite. La femme cacha ses mains derrière son dos.

«Mon mari est malade», dit-elle, «nous avons entendu dire que vous pouviez peut-être faire quelque chose. Ma voisine, deux rues plus loin, en a parlé.»

Johannes acquiesça et Antonia se retint pour continuer à faire semblant que Johannes était le médecin et qu'elle était son assistante.

«Bien sûr», dit-il péniblement en anglais, «Nous... nous...»

«Pouvons aider», chuchota Antonia quand il s'arrêta. Johannes lui donna un nouveau coup sur le côté, mais finit par continuer.

«Nous pouvons aider. Ma... femme et moi. Où?», demanda-t-il en agitant nerveusement les mains.

D'un geste discret de la main, la femme désigna une ruelle qui semblait familière à Antonia.

« Encore plus loin dans cette ruelle, puis à droite, et la troisième maison sur la droite », dit-elle. « Vous venez ? »

Elle fit quelques pas en direction des maisons et se retourna avec un air interrogateur. Johannes, qui n'avait compris que la moitié de l'itinéraire, la suivit un peu perplexe et Antonia dut le suivre. Elle lui tira la manche, mais dans la foule, elle comprit qu'il ne répondait pas.

«Monsieur ?», entendit-elle une autre voix plus grave derrière eux. Antonia se retourna et reçut le regard sévère d'un homme plus âgé qui lui rappela de baisser modestement les yeux. Johannes se retourna, surpris.

«Oui, monsieur ?», demanda-t-il.

L'homme s'éclaircit la gorge. «Nous avons entendu dire que vous vendez des remèdes et que vous guérissez en même temps, est-ce exact ?», demanda-t-il. Nous devons enregistrer toutes les professions et leurs membres dans ce quartier, et comme vous êtes nouveaux ici, vous devez encore le faire. Nous avons besoin de votre lieu de résidence, de votre nom et d'informations sur ce que vous faites exactement ici. »

«Excusez-moi, qu'avez-vous dit ?», demanda Johannes avec difficulté.

«Les pratiques comme la vôtre ne sont pas courantes et doivent faire l'objet d'une enquête plus approfondie», dit l'homme d'un ton sévère, «en particulier les femmes qui y participent», lança-t-il un regard sévère à Antonia, «et la rumeur court qu'elle était dans la Petersiliengasse pour donner des herbes à la veuve Ermintrude. Un livre était en jeu. Êtes-vous son mari ? Votre femme sait-elle lire ?»

Johannes déglutit nerveusement lorsqu'il comprit ce que l'homme venait de dire.

« Oui », répondit-il en balayant du regard Antonia et l'homme, « je suis son mari. Je, euh, lui faisais la lecture. Et elle m'aide juste, euh... »

« Quel est ce livre ? », demanda l'homme d'un ton sec.

La place du marché n'était pas grande et la plupart des gens avaient maintenant remarqué qu'une conversation intéressante avait lieu. Le soleil brillait juste au-dessus de la tête de l'homme et éblouissait Antonia. Elle cligna des yeux, confuse, et eut envie de se cacher du soleil - dans sa mansarde, dans la cale d'un bateau ou même simplement à l'ombre d'une ruelle.

«Nous avons le livre... euh... c'est...», Johannes essaya en même temps de trouver une excuse et de la formuler dans la langue étrangère. Mais il n'y parvint pas. Il finit par bredouiller quelque chose et se tut, confus.

«Votre femme traîne dans des endroits étranges», se moqua une voix dans la foule, «quand elle se promène en pantalon et en chemise dans les ruelles en semaine. Et ce, devant la maison des femmes.»

Quelques cris d'indignation retentirent dans la foule. Antonia chercha nerveusement l'origine de l'appel, mais ne put identifier qui l'avait lancé.

«Silence !», tonna l'homme, faisant taire la foule avant de se tourner vers Antonia.

«Alors, dit-il doucement, dis-moi quel genre de livre c'était, ma petite.»

Antonia réprima l'envie de lui donner un coup de pied et de s'enfuir. Au lieu de cela, elle le regarda droit dans les yeux.

«Ce livre était un ouvrage sacré de mes grands-parents», dit-elle, «des prières et des recettes pour guérir les gens. Mon mari utilise les connaissances qu'il contient pour soigner les malades, monsieur».

«Comme si les saints se baladaient dans les ruelles devant les maisons de plaisir !», rit quelqu'un, «une recette sacrée pour se couper les cheveux et jouer les garçons ? C'est une menteuse, montre-nous le livre, jeune fille ! Et enlève ton chapeau !»

Les cris se propagèrent dans la foule et les gens se rapprochèrent encore. Antonia se serra contre Johannes et chercha une issue de secours. Elle avait imaginé mille fois où l'on pouvait grimper sur les toits gris et où ils pourraient se cacher jusqu'à ce que quelqu'un passe. Mais elle ne savait pas où.

«Donnez-moi le livre», dit l'homme, mais sa voix se perdit dans les cris. Une main quelconque se détacha de la foule et retira la capuche de la tête d'Antonia. Ses cheveux tombèrent, mais ils étaient moins nombreux que ceux de n'importe quelle femme sur la place du marché.

«Un garçon en robe ?», demanda quelqu'un, perplexe. Antonia n'attendit pas que quelqu'un lui explique. Elle attrapa Johannes, qui avait serré de plus en plus fort son épaule au cours des dernières secondes, et les poussa tous les deux dans la ruelle voisine. Une main quelconque l'attrapa par le bras et la tira en arrière, là où la foule cherchait, perplexe, où se trouvait la jeune fille.

«Antonia, viens !», cria Johannes, l'attrapa par l'autre bras et la tira à nouveau. Quelqu'un attrapa son gilet, mais il le retira et courut après sa petite amie. Avec des pensées frénétiques, Antonia attrapa un crochet en fer dans le mur et se hissa jusqu'à un toit intermédiaire qui s'ouvrait entre deux hauts bâtiments. Johannes sauta derrière elle avec difficulté et ils s'allongèrent sur le toit. Le souffle de leur respiration faisait tourbillonner la terre sur le toit et Antonia pouvait sentir le battement du cœur de Johannes, aussi rapide que le sien. Elle avait envie de pleurer. Mais on l'aurait entendue, et les cris venant de la ruelle étaient déjà bien trop proches.

«Johannes !», chuchota-t-elle, «je...»

Johannes la saisit et la poussa doucement vers le bas.

«On va y arriver», dit-il pour la rassurer, bien qu'il tremblât lui-même, «on attendra qu'il fasse nuit. Ensuite, on s'enfuira à nouveau.»

«Mais ça va continuer comme ça !», protesta-t-elle doucement, bien qu'elle essayât de se taire.

«Je sais», dit Johannes doucement, «mais je viens toujours avec toi. Souviens-t'en. Et peut-être trouverons-nous de l'aide quelque part.»

Antonia acquiesça. Elle ne se sentait pas beaucoup plus en sécurité, mais une agréable tranquillité s'était répandue en elle. Il était trop tard pour faire demi-tour, trop tard pour être une gentille fille et se laisser apprivoiser. Elle avait choisi sa voie maintenant, et elle se défendrait.

«Nous devons encore passer chez Godric», chuchota-t-elle, «j'ai besoin de mon arc».

Johannes la regarda avec inquiétude, puis acquiesça. Quelqu'un cria quelque chose dans la ruelle.

«Quand il fera nuit. Silence !», chuchota-t-il en mettant un doigt sur ses lèvres.

Godric ouvrit les yeux. Le feu dans la cheminée était encore ardent, constata-t-il avec soulagement. Il déposa rapidement quelques copeaux de bois d'épicéa sur le feu, puis se redressa pour regarder par la fenêtre. Il avait oublié l'heure qu'il était en faisant sa sieste.

Presque au même moment où il ouvrit la porte du haut, les cloches des églises se mirent à sonner. Des sons clairs et sombres, de différentes intensités, tombaient sur la ville comme d'énormes gouttes de pluie et se répandaient jusqu'à ses oreilles en passant par les toits et les ruelles.

Godric compta les coups de cloche tout en observant le ciel gris. Il était sombre et traversé d'un réseau de nuages encore plus noirs. Le soleil semblait déjà couché, mais il ne pouvait pas le voir clairement. Quelques lampes furent allumées derrière les volets.

Godric s'arrêta un instant lorsqu'il entendit un léger cliquetis. Curieusement, cela ne semblait pas provenir de la ruelle, mais de l'air au-dessus de lui. Il leva les yeux et ne put s'empêcher de pousser un cri de surprise lorsqu'une première silhouette, puis une deuxième sautèrent par-dessus la ruelle, comme si elles avaient l'intention de rejoindre les oiseaux qui se perchaient parfois sur les toits. Ils ne restèrent là que quelques secondes, puis la vue sur le ciel redevint dégagée.

Godric regarda le ciel avec curiosité et tendit l'oreille. Une ombre réapparut, descendit et s'immobilisa à hauteur de la fenêtre de son toit. Apparemment sans craindre la hauteur, elle se faufila à travers les battants ouverts de la fenêtre, réapparut un instant plus tard et retourna sur le toit. Une voix douce se fit entendre avant que le silence ne s'installe. Même le son de la cloche s'éteignit et emporta avec lui ces événements étranges. Le vieil homme se demanda s'il s'était endormi un instant ou s'il avait rêvé. Il s'appuya contre le battant de la porte qui barrait l'accès à la ruelle et fixa pensivement le mur de la maison d'en face.

Des pas et des cris venaient de la place du marché. Il les avait entendus toute la journée. Certains jours, ils étaient plus forts que d'habitude, mais aujourd'hui, il reconnut un vieux crépitement qui lui inspirait un peu de crainte. C'était un chant qui sonnait comme de la haine, de la peur et l'envie de détruire quelque chose - la même musique qu'il avait déjà entendue il y a des années. Une braise crépitait dans la ville et attendait de s'embraser. Et à part ça, il avait maintenant oublié de compter les coups de cloche et ne savait toujours pas quelle heure il était.

Une lueur apparut au coin de la ruelle et devint plus grande et plus claire à mesure que quelqu'un s'approchait. Godric reconnut un membre de la garde de la ville et une femme qui lui semblait vaguement familière, sans doute l'une de ses nombreuses voisines.

« Bonsoir », salua-t-il les deux en passant et leur fit un signe de tête intéressé. À sa grande surprise, ils s'arrêtèrent juste devant sa porte.

« Monsieur Godric Fischer », dit le garde, « est-ce bien ici ? »

La femme acquiesça. « Oui, c'est bien ici. Je peux vous aider ou je dois partir ? »

« Rentrez chez vous », dit laconiquement le garde. La femme s'éloigna, mais s'arrêta quelques pas plus loin, intriguée.

« Je demande à entrer », dit le garde.

Godric regarda son interlocuteur d'un air pensif. Il prit son temps pour répondre, se grattant la barbe puis la tête.

« Ah », dit-il enfin, « pourquoi donc ? » Le garde soupira. « Nous recherchons un couple dont la femme est une sorcière. Ils auraient trouvé refuge ici. »

« Vous ne les aviez pas déjà emmenés il y a dix ans ? », demanda Godric, « Ils ne sont pas revenus, vous devriez donc aller voir au cimetière, cher monsieur. »

« Il ne s'agit pas de la vieille veuve », dit le garde d'un ton sec, « Il s'agit des invités que vous avez hébergés ici ces dernières semaines. Et j'exige d'entrer pour les arrêter. »

Godric déplaça son poids sur l'autre jambe.

« J'ai bien peur de ne plus avoir de sorcières en stock », dit-il avec regret, « Chacun n'en a qu'une dans sa vie. C'est vraiment dommage, si tu veux mon avis. »

« Surveillance ton langage, vieil homme ! », grogna le garde. Godric bâilla.

« Tu ne te souviens plus de mon nom, Alfric ? », demanda-t-il d'un ton réprimandant, « Et pourtant, c'est moi qui devrais oublier des choses ! Je me souviens très bien de toi, tu étais le garçon dont elle a aidé à la naissance, celle que tu appelles sorcière. Sa mère a failli mourir, eh bien. Mais elle est toujours en vie. Elle va bien ? »

L'expression du visage d'Alfric se crispa un peu, puis il reprit un air confiant.

« J'ai ordre de fouiller cette maison ! », dit-il, « Traitez le garde avec respect ! Laissez-moi entrer et montrez-moi les invités qui vivent avec vous. En particulier la femme ! »

«Vous semblez soudainement très intéressé par les femmes», dit Godric, «Mais je n'ai pas de femmes cachées dans ma maison. Qui que vous cherchiez, vous ne les trouverez pas ici. Alors, dis-moi, Alfric. Pourquoi me cherches-tu ? Ne pensez-vous pas qu'il faudrait répartir plus équitablement les personnes chez qui vous prenez des amis ? Pas toujours chez les mêmes vieux hommes. »

Le visage de Godric se figea, puis il finit par se détendre.

«S'il te plaît, laisse-moi entrer, Alfric», dit-il d'un ton sérieux. «On dit que les deux personnes que nous recherchons auraient trouvé refuge ici. Et il s'agirait d'un livre écrit par leurs grands-parents, qui contiendrait des remèdes. Je veux m'assurer que tu n'auras pas de punition, mais je dois fouiller la maison.»

Godric le regarda d'un air un peu fatigué.

«J'ai deux mousses à la maison», dit-il finalement. «Deux marins qui viennent de loin. Ils sont assez jeunes. Je crains qu'ils ne soient pas là en ce moment, et je pense que les marins ne brûlent pas très bien, alors je vais essayer une autre adresse. Je ne sais pas quoi faire avec les livres, je ne sais pas lire. À ce sujet, je vous recommande l'église. Vous devriez peut-être aussi y chercher des hérétiques. »

Alfric avait maintenant l'air presque désespéré. Il se gratta le casque avec son hallebarde, puis passa le doigt dessous, son regard se tournant vers la femme, probablement par peur de perdre son respect.

«J'ai reçu l'ordre de le faire !», dit-il presque en suppliant, «les gens crient après les sorcières quand ils en trouvent. Si j'entre maintenant et que je ne trouve rien, c'est terminé. Et ma mère va bien, merci.»

«Je suis content que le travail n'ait pas été vain», dit Godric, «Oui, les gens crient, je l'entends. Ils crient au secours et jettent des pierres derrière l'aide. Mais le garde ne fait que son travail, n'est-ce pas ? Ce n'est pas à lui de décider ce qui est bien ou mal.»

En regardant le visage désespéré du jeune gardien, Godric décida finalement de faire preuve de clémence.

«Entre donc», grogna-t-il en ouvrant la porte, «mais ne casse rien. Les chambres d'hôtes sont à l'étage, sous le toit.»

Le visage soulagé d'un millier de soucis, Alfric entra dans le couloir et se dirigea le plus vite possible vers l'escalier. Son armure tinta tandis qu'il s'efforçait de pousser son corps massif dans l'étroite cage d'escalier. Godric le regarda partir, plongé dans ses propres spéculations, puis le suivit péniblement.

La chambre était vide. Pas un seul des objets apportés par les invités n'était encore là. Les lits étaient faits et lissés, les arcs qui s'appuyaient contre le mur avaient disparu. Le livre, qui était conservé dans cette maison depuis dix ans, avait également disparu. Alfric ne jeta qu'un regard incertain autour de lui avant de se retourner, mais Godric resta encore un peu en haut et regarda le rebord de la fenêtre. À la lumière des bougies, on pouvait y voir une faible empreinte de pied, celle d'un seul pied nu.

Godric se pencha par la fenêtre et laissa son regard glisser sur la ville.

« Cours, petite », murmura-t-il doucement, « cours aussi loin que tu peux. »

Chapitre 8

Johannes haletait sous le poids de ses affaires. Londres était plus grande que Lübeck, bien plus grande, et ils devaient faire de nombreux détours pour éviter les ruelles trop larges, les patrouilles ou pour retrouver le bon chemin. Cela faisait au moins une heure qu'il haletait derrière Antonia qui, malgré sa robe, semblait plus rapide que lui. Son ombre, l'arc au-dessus du dos, se déplaçait habilement sur les toits, agile comme un chat à la chasse. Malgré son admiration, Johannes ne put s'empêcher de gémir.

«Antonia ! Arrêtons-nous», haleta-t-il. L'ombre devant lui s'arrêta sur le faite d'un toit, se tourna vers lui et finit par s'effondrer sur le sol. Johannes tomba à genoux en haletant et reprit lentement son souffle.

«Nous ne devrions pas rester trop longtemps au même endroit», insista son amie, «les gardes sont toujours à notre recherche. Dès qu'il fera jour, toute la ville se remettra en mouvement. Et nous ne savons même pas encore quel bateau nous pourrions utiliser!»

«Ce n'est pas une raison pour nous tuer en chemin en tombant dans une ruelle ou quelque chose comme ça», répliqua Johannes en se rasseyant.

Dans la ruelle en contrebas, des voix se sont fait entendre un instant, puis le silence est revenu. La ville autour d'eux ressemblait à un cimetière dont les pierres émergeaient de la brume. C'était un monde à part, un monde au-dessus des ruelles et de la plupart des gens. De ce monde en contrebas, seule la lueur d'une torche ou d'une bougie se reflétait parfois dans les gouttes d'eau qui remplissaient l'air.

«Tu sais comment on va arriver au quai ?», demanda Johannes en cherchant un passage dans les ruelles les plus proches. Elles étaient toutes trop larges pour qu'il ose sauter dans le noir. Antonia était accroupie sur le bord et regardait en bas. Juste en dessous d'eux, une torche était accrochée au mur, sinon la ruelle était vide et sombre.

«Ce n'est plus très loin», dit-elle, «encore quelques ruelles plus loin, là-bas, il devrait y avoir la rivière. Mais je ne sais pas exactement à quelle distance nous sommes du quai. Et nous devons aller dans cette ruelle. Il y a une étable attenante à la maison là-bas, nous pourrions peut-être descendre dans la cour arrière.»

«Comment as-tu pu te souvenir de tout ça ?», demanda Johannes, perplexe. Antonia se contenta de lui adresser un sourire en coin.

«Je suis bien préparée», dit-elle laconiquement. «Tu peux continuer à marcher ?»

Johannes acquiesça. Il eut à nouveau l'impression de voir briller dans les yeux d'Antonia une flamme qu'il n'avait pas vue auparavant. Pour une raison quelconque, il se sentit plus en sécurité. La détermination de sa petite amie était suffisante pour eux deux.

Quelques minutes plus tard, ils tombèrent tous les deux comme des fruits mûrs dans une arrière-cour et cherchèrent une sortie. Un léger caquetement s'échappa de l'étable alors qu'ils se faufilaient devant la porte en bois. Le caquetement se transforma en un petit cri quand Antonia trébucha sur l'ourlet de sa robe et heurta la porte. Effrayée, elle attrapa Johannes par le bras et resta figée un moment, puis elle le tira vers la ruelle.

Johannes courut après elle aussi vite qu'il le put. Il se sentait mal à l'aise de marcher à nouveau sur les pavés, comme s'il marchait sur une couche de glace qui commençait à se fissurer. Leurs pas résonnaient beaucoup trop fort dans la ruelle, leur respiration ne semblait pas beaucoup plus silencieuse qu'une tempête qui faisait rage dans la ville.

Antonia arriva la première dans la ruelle et regarda la lueur d'une torche dans les yeux. Derrière le coin de la maison suivante, des ombres se déplaçaient vers elle, enveloppées par la lueur orangée du feu. Elle n'eut pas besoin de consulter Johannes, ils s'enfuirent sans hésiter dans l'autre direction et se glissèrent dans une autre ruelle latérale.

«Qui est là ?», tonna une voix derrière eux. Le brouhaha provenant de l'étable s'estompa peu à peu, mais le bruit de leurs pas était facile à suivre. Les pas derrière eux devenaient plus forts et plus rapides, et leur avance semblait diminuer.

«Je ne trouve pas le chemin du retour sur le toit !», s'écria Antonia en courant. Ils étaient encore loin devant leurs poursuivants, mais la robe les gênait pour courir. «Que devons-nous faire ?»

Johannes haussa les épaules, ce qui était à peine perceptible au rythme de la course. « Pas encore sur le quai ! », dit-il à la hâte en se retournant. Au bout de la ruelle, on pouvait à nouveau voir une lueur de torche qui grandissait à une vitesse inquiétante.

« Tu as ton arc ? », chuchota Antonia.

Johannes s'arrêta un instant, puis acquiesça. Comme les deux faces d'un miroir, ils se retournèrent et bandèrent leurs arcs, tandis que le bruit des pas se faisait de plus en plus fort et qu'une silhouette apparut enfin, une torche à la main.

«Qui est là ?», répéta la voix. «Si vous êtes ceux que nous cherchons, suivez-nous sans résister et Dieu prouvera votre innocence. Si vous êtes quelqu'un d'autre, criez votre nom maintenant et expliquez pourquoi vous courez dans les ruelles à cette heure-ci !»

Les deux jeunes se turent, unis dans le silence, et Antonia sortit lentement une flèche de son carquois.

«Répondez !», dit la voix, et la silhouette s'avança vers eux d'un pas lourd.

«Arrêtez !», dit Antonia. Sa voix n'était pas forte, mais elle vibrait tellement de tension qu'elle résonnait dans la ruelle comme une corne de brume. «Nous ne répondrons pas. N'approchez pas.»

Les pas se turent. «De quoi nous menacez-vous, diablesse ?», demandèrent les poursuivants d'un ton moqueur.

«J'ai un arc tendu dans la main», répondit Antonia d'un ton plus calme que Johannes ne l'aurait jamais cru capable, «Et je sais viser. Nous sommes deux, vous ne pouvez donc pas nous prendre par surprise. Arrêtez-vous et laissez-nous partir !»

D'autres pas résonnèrent derrière la silhouette munie de la torche. «Qu'est-ce qui se passe, Georg ?», demanda quelqu'un d'autre, «Tu vois des fantômes ?»

«Je n'en suis pas tout à fait sûr», grogna la première silhouette, «apparemment, nous les avons trouvés, mais ils nous menacent avec des arcs et des flèches, d'où qu'ils les aient. Montrez-vous !»

Antonia leva l'arc et plaça la flèche sur la corde. «Non», répondit-elle sèchement.

«Montre-toi, sorcière !», cria le second, «nous venons avec des fers, alors n'essaie même pas de nous jeter des sorts ! Que le feu te consume !»

Antonia resta silencieuse un moment et échangea un regard avec Johannes. Son ami se tenait là, perplexe, l'arc à la main, et la regardait d'un air quelque peu déconcerté.

«Vous ne pouvez rien contre moi», dit Antonia doucement dans la ruelle, lentement et distinctement, «Certains sont brûlés par le feu, d'autres le rendent encore plus fort. Les vieilles

veuves que vous brûlez reviendront encore et encore. Elles veulent aider les gens. Vous avez créé vous-mêmes les sorcières mortelles, car nous résistons lorsque vous nous chassez.»

Elle entendit les deux hommes chuchoter doucement et baissa encore plus la voix.

«Je vous maudis par la présente», dit-elle d'un ton sombre, «Au nom du feu que j'ai apprivoisé, je vous maudis. Les mêmes flammes qui devaient me dévorer doivent vous dévorer, vous et tous ceux qui travaillent contre nous. Pas au nom du diable, mais au nom de Dieu, pour que la raison règne enfin dans ce monde. »

Elle sentit que sa voix devenait de plus en plus furieuse et que ses mains tremblaient autour de la corde de l'arc lorsqu'elle eut fini de parler. Mais les deux hommes ne bougèrent plus et la regardèrent au lieu de cela avec effroi. L'un d'eux laissa tomber la torche, qui atterrit dans un tas de planches au bord de la ruelle.

Elle sentit doucement quelque chose tirer sur sa manche. Elle se retourna vers Johannes. Son ami sourit faiblement, la regarda brièvement dans les yeux, puis tourna la tête vers la ruelle suivante.

Antonia prit une profonde inspiration et laissa Johannes la suivre. Dans la ruelle suivante, elle rangea sa flèche, mais garda l'arc à la main. Le silence régnait derrière eux, jusqu'à ce qu'ils s'arrêtent dans une ruelle, essouffés. Derrière eux, le silence restait menaçant.

«Et maintenant ?», chuchota Johannes, «il y a encore une ruelle jusqu'au quai. Où allons-nous nous cacher ?»

Antonia passa une mèche de cheveux derrière son oreille, l'air songeur.

«Je ne sais pas», dit-elle doucement, «je ne sais pas où nous devons aller. Le seul en qui j'ai confiance ici, c'est Jakob. Et il ne le permettra plus jamais.»

«Il le fera certainement !», protesta Johannes.

«Pourquoi le ferait-il ?», demanda Antonia d'un ton las.

«C'est bien plus important que la dernière fois !», dit Johannes avec insistance, «La dernière fois, tu aurais dû te marier, cette fois, c'est une question de vie ou de mort ! Tu peux gagner de l'argent maintenant, mais en faisant plus attention que nous ne l'avons fait ici, donc cela ne dérangera plus autant ton père !»

Antonia secoua la tête.

«J'aime trop Jakob, Hainar et le reste de l'équipe !», murmura-t-elle, «Je ne peux pas les impliquer là-dedans !»

Johannes soupira. «Tu aurais dû t'en rendre compte depuis le temps», dit-il doucement, «Mais les gens qui t'aiment aiment généralement s'impliquer dans tes problèmes.»

Antonia acquiesça, puis elle fronça le nez.

«Qu'est-ce que c'est ?», demanda-t-elle, irritée, en levant les yeux. Les nuages sombres, qui ressemblaient à de la fumée depuis le début de la journée, se déplaçaient plus rapidement. Une forte odeur de fumée s'échappait de la ruelle qu'ils venaient de fuir.

«Tu l'as vraiment maudite ?», demanda Johannes, les yeux écarquillés, «comment as-tu fait ?»

Antonia l'attrapa par le bras. «La torche a dû allumer un feu», chuchota-t-elle, horrifiée. «Il faut aller à l'eau ! Vite !»

Les hamacs sur la plate-forme se balançaient doucement d'avant en arrière. Curieusement, le bateau semblait bouger de plus en plus lorsqu'il était amarré au port. Arnold était allongé, éveillé,

et regardait d'un air endormi les visages de ses camarades de longue date, lorsqu'il remarqua qu'il manquait quelqu'un.

Valentin était assis sur la rambarde comme un chat lorsqu'il monta sur le pont. Le jeune marin n'avait toujours pas décidé où il voulait aller, s'il voulait rester en ville ou continuer à voyager avec le bateau, bien qu'ils aient prévu de partir le lendemain matin, le bateau était déjà chargé. Au moins, le garçon avait le choix. Arnold soupira en repensant à sa propre fuite. Il s'était passé plus de choses qu'il n'aurait dû. Ni lui ni Fabian n'aimaient en parler, même si les marins sur le bateau n'avaient rien à craindre : ceux qui faisaient leur travail étaient payés. La persécution ne commençait que sur terre.

Il s'adossa à la rambarde en bâillant, à quelques mètres de Valentin, pour se faire remarquer. Le garçon sursauta en sortant de son demi-sommeil et le regarda avec surprise, puis son regard se posa à nouveau sur la ville.

«À quoi penses-tu ?», demanda Arnold gentiment, «La nuit est faite pour dormir.»

Valentin acquiesça et fixa un point invisible sur le quai, comme hypnotisé. «Comme ça», dit-il, «Tu connais Lübeck ?»

Arnold secoua la tête. «Non», dit-il en riant, «Nous venons de beaucoup plus loin. Nous avons presque oublié. Mais Emil et Johannes, eux, savaient certainement où se trouvait le port. Tout comme Jakob. Rüdiger aussi peut-être, mais il venait de Hambourg, si je me souviens bien.»

«Donc tu ne connaissais pas Emil et Johannes avant», constata Valentin, «As-tu déjà vu le commerçant Jakob avant?»

Arnold fronça légèrement les sourcils, surpris par ces questions si précises.

«Oui, bien sûr», dit-il, «Nous travaillons sur le bateau depuis des années. Il était souvent sur le quai avec son père. Une famille sympathique, malheureusement sans mère. Il avait encore deux petites sœurs, ou cousines. Mais qu'est-ce qui te préoccupe tant pour que tu poses de telles questions ?»

Valentin haussa les épaules.

«Je... je ne suis pas sûr», dit-il après une longue pause, «Tu ne vas rien révéler, n'est-ce pas ? Je suis sûr que Thomas en rirait, Rüdiger est parti, et les autres me diraient juste d'arrêter de penser.»

«Je suis muet comme une tombe», promit Arnold sérieusement.

Valentin prit une profonde inspiration. «Je crois qu'Emil est une fille», lâcha-t-il. «Je crois que Jakob le connaît et l'aide à s'échapper. J'ai entendu Jakob appeler Emil Antonia. Et tu as entendu les rumeurs selon lesquelles une femme guérirait les pestiférés en ville ? Emil a pourtant, il y a quelques jours...»

Valentin s'arrêta, tandis qu'Arnold le regardait d'un air irrité, et reporta son regard sur le quai.

«Hum», dit Arnold calmement après un moment, «je me suis déjà demandé... Cela semble plausible, bien sûr. C'est étrange pour une femme de s'enfuir sur le bateau. Si je n'avais pas déjà vu tant de choses, je trouverais cela indécent, mais on perd de toute façon toute décence en mer. As-tu peur que les autres pensent que tu es stupide?»

C'était inhabituel pour Valentin de parler autant de ses pensées. Cela troubla Arnold encore plus que les nouvelles. Il n'était pas particulièrement troublé par les spéculations du jeune marin. Lui-même avait soupçonné à plusieurs reprises qu'il y avait quelque chose qui n'allait pas avec Emil, mais ce que le marchand disait était un ordre.

Il suivit le regard de Valentin vers la rive et s'arrêta. La ville était plus lumineuse qu'elle ne devrait l'être.

«Est-ce un incendie ?», marmonna-t-il, étonné. «Nous devrions réveiller les autres, ça pourrait s'étendre jusqu'à la rive.»

«Il y a des gens», dit Valentin.

«C'est peut-être des réfugiés. Il y a autre chose ?», répliqua Arnold, voyant que Valentin ne bougeait pas. Le garçon semblait réfléchir fébrilement, puis il se remit sur le pont.

«Ce sont Johannes et... Emil», dit-il, plus déterminé que jamais, «et je crois qu'ils sont poursuivis. À cause des rumeurs qui ont circulé à leur sujet. Je vais les aider.»

Arnold regarda Valentin d'un air pensif. Il ne débordait pas vraiment de combativité, mais pour la première fois depuis le début du voyage, Arnold eut le sentiment que le garçon savait ce qu'il voulait. Et il était important de prendre de telles décisions, cela leur avait sauvé la vie à lui et à Fabian à plusieurs reprises.

« Vas-y », dit-il, « alors pars. Je vais réveiller les autres. Mais fais attention à ce que personne ne t'attrape ! »

Valentin ne prit même pas le temps de hocher la tête, mais escalada la rambarde et sauta sur le mur du quai.

Le quai s'étendait devant eux, et personne ne se trouvait entre les deux fugitifs et l'eau. Néanmoins, tous deux s'arrêtèrent brusquement avant de franchir la frontière invisible entre les ruelles et le quai. Le quai du port était éclairé par des torches, et il n'y avait nulle part où se cacher. Antonia et Johannes ne pouvaient pas voir les autres ruelles qui débouchaient sur la place devant eux, mais il était fort possible que des yeux vigilants balayaient la place de là aussi.

«On va vers la place, c'est ça ?», demanda Johannes à voix basse en se retournant nerveusement. La fumée qui les avait suivis sur quelques ruelles ne se propageait plus. Peut-être qu'un simple tas de foin avait pris feu et s'était déjà éteint. Ou alors le feu s'était simplement propagé dans une autre direction.

«Oui, on ne peut aller nulle part ailleurs», dit Antonia en levant les yeux au ciel pour repérer à temps d'éventuels gardes.

Un peu plus loin en amont de la rivière, une petite ombre se déplaçait, sautait d'un des bateaux et courait vers eux sur le trottoir. Antonia attrapa Johannes et les poussa tous les deux contre le mur de la maison suivante. Johannes jeta un coup d'œil par-dessus son épaule et se glissa devant elle.

«Qui que ce soit, il nous a déjà vus !», chuchota-t-il, «Il me voit mieux que toi, tu as l'air plus suspect !»

Antonia acquiesça et s'agrippa convulsivement à l'arc qu'elle cachait dans son dos. La silhouette s'approcha d'un pas hésitant et leur fit signe. Incertaine de savoir si elle devait se sentir soulagée, elle aperçut Valentin, qui s'était collé contre le mur sous le regard méfiant de Johannes. Il les regarda tous les deux pendant un moment, Antonia un peu plus longtemps, puis il sourit.

«Vous devez vous enfuir ?», demanda-t-il.

Les deux adolescents se regardèrent un peu confus, puis Antonia acquiesça.

«Oui», dit-elle, «Valentin, je dois juste admettre que je suis en fait...»

«Je sais», dit Valentin en souriant, «je vous ai écoutés sans arrêt. Vous auriez dû en parler moins sur le pont. Et c'est toi qui as guéri les gens, n'est-ce pas?»

Antonia acquiesça, Johannes toujours méfiant devant elle.

«Nous sommes recherchés par la garde de la ville», dit-elle rapidement, «Quelqu'un a reconnu que je suis la même personne que la fille déguisée avant... puis ils ont commencé à crier et à nous poursuivre. C'était cet après-midi. Nous avons failli nous faire prendre.»

«D'où vient le feu?», demanda Valentin avec inquiétude.

«Un feu ? Il n'est pas encore éteint ?», Johannes jeta un regard inquiet sur les ruelles derrière eux, «Un garde a eu peur et a jeté la torche.»

«Nous devons quitter cette ville !», insista Antonia, «Valentin, sais-tu si les gens de la Scholle vont nous aider ? Les gardes peuvent revenir à tout moment et nous emmener de force. Je les ai menacés, maintenant ils pensent certainement que je suis une sorcière.

«Je pense que c'est fort possible», répondit Valentin, «Arnold est également au courant, il est en train de réveiller les autres. Je veux vous aider. Peut-on distraire les gardes d'une manière ou d'une autre?»

«Qu'est-ce qui pourrait être plus important pour eux que la chasse aux sorcières ?», demanda Antonia.

Johannes, Valentin et Antonia se regardèrent, tandis que l'odeur de fumée leur montait au nez. Pendant un moment, ils purent lire dans les yeux des autres ce qu'ils pensaient eux-mêmes.

«Du feu», dit Antonia.

Valentin se contenta d'acquiescer, comme s'il s'agissait d'un ordre. «J'y vais», dit-il en faisant quelques pas dans la ruelle avant de se retourner une nouvelle fois. «Fabian m'a dit qu'il faut parfois faire beaucoup de choses pour atteindre son but», dit-il solennellement, «courez à la boulangerie, je m'occupe de ça».

Johannes et Antonia le regardèrent, surpris. Johannes désigna le clocher qui se dressait, noir, au-dessus de la ville et dont presque toutes les aiguilles étaient tournées vers la gauche.

«Tu seras de retour ici à dix heures, ça te va ?», demanda-t-il.

Valentin acquiesça. «Prévenez les autres», cria-t-il avant de disparaître dans la ruelle enfumée. Antonia le regarda un instant, l'air inquiet, puis Johannes lui attrapa à nouveau la manche.

«Nous devons continuer», dit-il avec inquiétude, «je sais qu'il a quelque chose de dangereux en tête, mais je crois que Valentin sait exactement ce qu'il fait en ce moment.»

«Pourquoi fait-il ça ?», demanda Antonia, perplexe.

Johannes sourit. «Tu n'as pas compris ? Certaines personnes ont encore un peu de bon sens et d'autres personnes t'aiment tout simplement. Allez, viens !»

Antonia prit une profonde inspiration et acquiesça avant qu'elle et Johannes ne se dirigent vers le quai et ne se précipitent vers la silhouette familière de la péniche.

Jakob s'approcha de sa fenêtre en bâillant pour jeter un coup d'œil sur le quai et l'eau. La navigation lui manquait déjà. Les pensées des dernières semaines l'empêchaient de dormir. Il essayait péniblement de se convaincre qu'il pouvait simplement fuir son devoir, comme Antonia l'avait fait, mais quelque chose en lui l'empêchait de tout quitter et de partir voyager sous les étoiles.

Il fut arraché à ses pensées lorsque son regard se posa sur la terre ferme. À cette heure-ci, tout le monde devrait être endormi depuis longtemps, mais une agitation fébrile régnait sur le pont

sombre. Les marins, réveillés en sursaut, préparaient le départ, tandis que quelques-uns sautaient sur le quai et parlaient à deux petites silhouettes. Il observa leurs visages à la lueur des torches. Lorsqu'une des deux se retourna vers les lumières, éclairée par la lueur des torches, il reconnut la silhouette élancée d'Antonia, son arc sur le dos.

Le jeune marchand soupira en souriant. Il ne pouvait rien faire contre le fait qu'il aimait Antonia pour sa fougue et sa liberté. Elle s'était battue bien plus que lui pour obtenir ce qu'elle voulait, alors qu'il n'avait jamais osé contredire son père, préférant l'aider à s'échapper. Avec une soudaine envie d'agir qu'il n'avait pas ressentie depuis longtemps, il enfila sa veste et se dirigea vers le bateau.

Quand Antonia le vit, elle eut l'air effrayée pendant un court instant, puis elle sourit et vint à sa rencontre.

« Jakob ! », dit-elle doucement en le serrant dans ses bras, « Tu es là, c'est bien. J'ai découvert que grand-mère a été brûlée ici en tant que sorcière et j'ai utilisé son livre pour guérir les gens. Maintenant, ils me poursuivent. Nous devons partir d'ici, Johannes et moi. »

Antonia avait l'air désespéré et épuisé, mais elle ne semblait pas fatiguée et encore moins désespérée. Jakob la saisit par les épaules et soupira.

« Tu as vraiment un don pour les ennuis », dit-il, « mais je suppose que tu ne laisses personne te dire le contraire de toute façon. »

« C'est encore plus grave cette fois-ci ! », dit Antonia avec insistance, « et je ne sais pas où trouver de l'aide. Ils veulent me tuer s'ils me trouvent ! C'est ce qu'ils font aux sorcières, ils les brûlent ! S'il te plaît, Jakob ! »

Un peu endormi, Jakob tapota l'épaule d'Antonia et cligna des yeux en direction de la ville. Une lueur émanait des ruelles et se projetait dans le ciel, où une épaisse traînée de fumée noire empêchait la lumière de briller directement dans le ciel.

« D'où vient ce feu ? », demanda-t-il, puis il attrapa Antonia par l'épaule et la poussa doucement en direction de Hainar. Elle portait maintenant une robe, mais ses cheveux étaient toujours courts et s'élevaient dans toutes les directions.

« Il ne nous reste plus qu'à convaincre Hainar », dit-il. Il remarqua que sa petite sœur le regardait.

« Quoi ? », demanda-t-il.

« Tu restes quand même ici ? », demanda-t-elle.

« Je n'ai pas d'autre choix », répondit-il.

« Tu pourrais venir avec moi », dit sa sœur, « Tu veux devenir marin, non ? »

Jakob regarda un peu indécis entre la cour en acier sombre et la terre ferme, puis secoua la tête.

« C'est ce que je veux, oui, mais ce n'est pas possible », dit-il tristement, « Nous avons besoin d'argent, tu le sais bien. »

« Papa a besoin d'argent », répliqua Antonia, « Et nous pouvons le lui procurer d'une manière ou d'une autre. Tu ne feras que t'attrister davantage si tu restes ici. Je peux maintenant guérir les gens. Viens avec moi, s'il te plaît ! Je veux que tu puisses faire ce que tu veux. »

Jakob sourit faiblement. « Tout le monde ne peut pas faire ça, Antonia. Tu es plutôt douée pour ça. Mais pas moi. »

Antonia se contenta de renifler. «C'est ce que ton père t'a mis dans la tête. Vendre des remèdes rapporte beaucoup d'argent, et avec ça, on peut envoyer pas mal d'argent à ton père. Et il a aussi ses propres affaires.»

Jakob finit par la pousser vers le groupe de marins.

«On verra bien», dit-il brièvement, «Pour l'instant, on va s'assurer que tu ne sois pas brûlé. Je me fiche de ce que tu as fait, alors parle maintenant à Heinar et essaie de lui expliquer ça.»

Antonia voulait encore dire quelque chose, mais Jakob lui fit signe de se taire et se posta à côté de Thomas, Hainar et Arnold, qui se tenaient côte à côte sur le quai.

Heinar regardait Antonia et Johannes avec des yeux de rapace. On aurait dit que ses yeux allaient à tout moment se mettre à cracher du feu sur les deux réfugiés, tandis que Thomas et Arnold avaient simplement l'air sérieux.

«Je n'aiderai pas une femme qui s'est déguisée en garçon pendant des semaines et qui se fait maintenant traiter d'hérétique à fuir la ville avec mon bateau !», s'écria-t-il. «Je travaille pour ton père depuis des années, mais je savais ce qui allait se passer s'il ne te domptait pas !»

«Je t'en prie, je n'ai fait de mal à personne !», supplia Antonia en se retournant nerveusement vers les ruelles. «Et tu n'avais rien contre moi en tant qu'Emil. Nous sommes les mêmes marins qui ont travaillé fidèlement à tes côtés ces dernières semaines, tu te souviens ?»

«C'est différent !», maugréait Heinar depuis des minutes, et il n'était pas près d'arrêter, «Les femmes à bord portent malheur !»

«Je peux me porter garant pour elle !», rétorqua Johannes, «Elle n'a vraiment guéri que des gens avec des herbes, il n'y avait pas de sorts. Elle l'a fait pour se protéger elle-même !»

«Je te le demande aussi, Heinar», dit Jakob, «Tu nous connais depuis que nous sommes petits. S'il te plaît, ne nous abandonne pas maintenant.»

Heinar regarda Jakob d'un air piquant. «Avec tout le respect que je vous dois, M. le commerçant, vous allez trop loin. Je n'aide pas les réfugiés et les hérétiques.»

Arnold s'éclaircit discrètement la gorge en arrière-plan. «J'ai bien peur de devoir intervenir», dit-il doucement. Heinar lui jeta un regard qui le fit reculer d'un pas respectueux et se remit à la conversation.

«En aucun cas», dit-il, «Quand je parle de marins fidèles, je parle de gens qui sont honnêtes avec moi.»

Thomas, qui était resté silencieux jusqu'à présent, s'éclaircit la gorge.

«Je connais une histoire», commença-t-il, et sembla reformuler sa déclaration lorsque Heinar lui lança un de ses regards.

«En résumé, tout le monde fait des erreurs», résuma Thomas, «et tu le sais, Heinar. Je pense aussi qu'un peu d'aide serait la bienvenue. Après tout, Emil a voyagé avec nous et s'en est vraiment bien sorti, il y a certainement quelques histoires à raconter ici.»

«Non», grogna Heinar, «en aucun cas.»

«Et tu me dois encore quelque chose», ajouta Thomas.

Un moment de silence s'installa. Des ordres étouffés de Daniel résonnaient depuis le pont du bateau, des cris venaient de la direction du feu.

« Tu veux dire que tu vas exiger ta dette ? », grogna Heinar sans regarder Thomas.

Thomas acquiesça. « Oui, c'est ce que je voulais dire. Tout le monde ici a certainement déjà entendu parler de ça et vous êtes maintenant mes témoins. J'exige ma dette. »

Le regard d'Heinrich se tourna une fois de plus vers Antonia. «Es-tu une sorcière ?», grogna-t-il.

Antonia soutint son regard avec difficulté. «Si celui qui aide les gens et se défend quand on essaie de le tuer est une sorcière», répondit-elle, «alors oui. Mais alors je ne sais pas pourquoi on devrait chasser les sorcières.»

Le regard d'Heinar s'adoucit légèrement. Il se tourna vers son navire.

«Préparez-vous à appareiller !», cria-t-il à Daniel, «Nous quittons la ville avant minuit !»

Johannes jeta un regard nerveux à l'horloge de la tour. La discussion leur avait fait perdre un temps précieux.

«Où est Valentin ?», demanda-t-il.

«Où est-il d'ailleurs ?», demanda Thomas.

«Il voulait utiliser le feu pour distraire les gardes», dit Antonia à voix basse, «Il a visiblement réussi. Mais il voulait être de retour à dix heures.»

Thomas jeta un coup d'œil à l'horloge de la tour, dont les aiguilles avaient maintenant largement dépassé dix heures, puis il regarda les ruelles avec inquiétude. Jakob tapota l'épaule d'Antonia.

«Es-tu prête à te battre?», demanda-t-il doucement.

«Pourquoi ?», demanda Antonia.

«Nous avons décidé de t'aider, mais cela ne te sauvera pas. Le débarquement prendra du temps. Et là-bas, il y a les premières sentinelles», dit Jakob en désignant les ruelles qui n'étaient pas encore éclairées par la lueur des feux.

Derrière eux, Fabian sauta du bateau et rejoignit son frère.

«J'ai entendu dire que nous fuyions ?», dit-il, «Encore une fois ?»

Arnold acquiesça en regardant Antonia du coin de l'œil. «Oui. Mais cette fois, nous ne serons pas seuls.»

Antonia remit son arc en place et sortit une flèche de son carquois, tandis que Johannes bandait le sien.

«Très bien», dit Fabian en faisant un signe de tête aux deux jeunes gens, tandis que le capitaine se retirait sur le navire, «Alors montrez à quel point votre volonté de survivre est forte. Ils ne nous empêcheront pas de fuir. Ils ne l'ont jamais fait.»

Avec un dernier fracas, quelques planches de plus tombèrent sur le pont de feu que Valentin avait empilé dans une ruelle. Il faisait une chaleur incroyable. L'entrepôt en feu n'était qu'à quelques mètres de lui. L'étable dans la ruelle d'en face avait également commencé à prendre feu et la lumière l'aveuglait. Malgré tout, il resta immobile et attendit que les flammes se propagent dans la ruelle, puis il leva les mains devant sa bouche et cria.

«Au feu !», cria-t-il, «Au feu !»

Il avait rapidement appris la langue de Londres. Et c'était un mot simple, percutant et qui semait la panique. Il entendit les premiers volets claquer et les premières voix qui reprirent ses paroles.

«Au feu !», cria-t-on depuis les maisons et les ruelles, et l'appel se répéta jusque dans les rues les plus éloignées. Triomphant, Valentin regarda le pont enflammé qui se consumait et projetait une

lumière vive dans les ruelles. Il toussa tandis que les gens sortaient en masse des maisons, regardaient les flammes avec effroi et continuaient à courir dans toutes les directions. Au milieu des cris et de la confusion, les cloches retentirent soudainement, relayant l'appel des gens.

Transpirant, Valentin regarda la lumière et se retourna pour prendre lui aussi la poudre d'escampette. Son travail était terminé, les cloches allaient alerter la garde de la ville pour commencer à éteindre le feu.

Alors qu'il venait juste de terminer sa réflexion, une détonation retentit dans la maison voisine, qui venait d'être touchée par le feu. Des étincelles jaillirent des fenêtres, puis une deuxième détonation retentit. Une flamme, plus grande qu'un chêne adulte, envahit la maison et semblait vouloir faire éclater les murs. Le jeune marin fut aveuglé un instant et trébucha en se dirigeant vers le mur chaud de la maison, tandis que des étincelles, des éclats de bois et des cendres pleuvaient sur lui. L'instant d'après, la maison n'était plus qu'une ruine. *Un entrepôt de poudre*, pensa Valentin. Il se retourna, étourdi, pour suivre la ruelle, mais elle était remplie de fumée. La deuxième ruelle, sur les côtés de laquelle des flammes brûlaient déjà, semblait encore libre, puis il y eut un fracas et quelques planches de bois en feu lui bloquèrent le passage. La lumière l'entourait de toutes parts, les cris étaient lointains.

Au feu !, pensa Valentin, mais cette fois-ci, ce n'était plus triomphant, mais paniqué.

Johannes banda à nouveau son arc et fit siffler la corde. La flèche qu'il avait tirée s'enfonça dans l'épaule d'un garde qui se pencha en gémissant contre un mur et se recroquevilla. Antonia courut quelques mètres en direction de la rivière, tira une autre flèche entre les frères marins qui se battaient et commença à suivre une ruelle dans l'espoir d'éloigner les gardes du navire.

Johannes, Arnold et Fabian suivirent leur exemple. Les deux frères se retirèrent un moment pour laisser les gardes s'éloigner, puis leur bloquèrent le chemin vers le quai avec leurs épées.

Pendant un court instant, Antonia s'arrêta pour essayer de repérer un chemin vers les toits. Lorsqu'elle le découvrit, elle fit signe à Johannes de la rejoindre et le tira sans plus attendre sur les toits. Un carreau d'arbalète s'enfonça dans le bois d'un battant de fenêtre, juste à côté de sa tête, puis ils se retrouvèrent à nouveau sur les toits et eurent une vue sur toute la ville et le feu.

Antonia resta un instant bouche bée. Il était grand, bien plus grand que prévu, et il continuait de s'étendre. Johannes la sortit de ses pensées en sautant par-dessus la ruelle et en continuant de descendre la rivière, en direction du feu.

Thomas était toujours sur le quai et regardait la rive avec inquiétude. Hainar était entre-temps montée sur le bateau, Jakob se tenait à côté du vieux marin, encore endormi, et observait le combat, un peu jaloux de sa sœur qui avait réussi à devenir secrètement une si bonne archère. Les deux jeunes gens avaient déjà fait monter leurs affaires sur le bateau, Jakob se demandait s'il devait aussi aller chercher les siennes, juste au cas où le feu se propagerait jusqu'à Stahlhof.

«Si le feu continue à se propager comme ça, nous devons partir plus tôt», marmonna Thomas, «ce sera difficile avec seulement la moitié de l'équipage. Et ils fuient exactement en direction du feu.»

«Valentin n'est pas réapparu, n'est-ce pas ?», demanda Jakob. Thomas secoua la tête, le jeune commerçant avait l'impression qu'il avait l'air plutôt renfermé.

«S'il ne revient pas dans dix minutes, j'irai voir», grogna le vieux marin, «Nous ne pouvons pas laisser les plus jeunes se sacrifier ici.»

Quelques volutes de brume flottaient au-dessus de la rivière et se mêlaient à la fumée plus haut. La Tamise semblait faire de son mieux pour commencer la matinée paisiblement comme d'habitude, mais le feu se reflétait déjà à la surface. Une lumière trop vive pour la nuit, et une lumière vorace.

«Johannes !», cria Antonia au-dessus du rugissement des gardes avant de tirer une autre flèche, «Arrête-toi ! Ils s'enfuient déjà !»

Johannes s'arrêta et se retourna vers elle dans la lumière du feu. Arnold et Fabian, qui étaient restés en bas dans la ruelle, étaient laissés tranquilles par les gardes. Fabian boitait légèrement, mais Arnold le soutint et le ramena sur le quai.

Le feu se propageait lentement vers le quai, un peu plus en amont. Antonia s'arrêta et échangea un regard inquiet avec Johannes.

«Je crois qu'il faut se dépêcher, sinon on n'y arrivera pas», dit-elle en levant nerveusement les yeux au ciel. «Pourquoi faut-il que ce soit sec aujourd'hui?»

Au même moment, quelque chose explosa sur la rive entre eux et le quai. Une maison s'embrasa, juste sur leur chemin de retour vers le bateau. Antonia et Johannes se regardèrent avec horreur, puis, comme en transe, contemplèrent les maisons en feu autour d'eux, qui éclairaient le ciel d'une lumière orange. La nuit était claire, sans brouillard, mais le feu créait suffisamment de brume.

Valentin titubait dans la fumée, essayant de respirer à plat et d'ignorer la chaleur qui l'assailait de toutes parts comme des poings invisibles. Il ne savait plus où il était. Tout se ressemblait, des braises sur les murs et du noir dans l'air, un labyrinthe de fumée et de feu.

Il avait dû tourner en rond plusieurs fois avant de tomber à genoux en toussant. Tout autour de lui, il y avait des crépitements et des craquements. Non loin de là, il entendait le rugissement du front de feu et une voix qui criait quelque chose. C'était son nom. Il essaya de se concentrer, mais il l'entendit à nouveau.

Il se leva prudemment du sol brûlant et essaya de voir s'il pouvait encore marcher. Ses jambes tremblaient, mais elles le portaient encore. Il ignora la chaleur et la lumière éblouissante et continua simplement à courir, dans la direction d'où il avait entendu la voix.

Au bout d'un moment, il réussit à retrouver son rythme de course. Il n'arrivait plus à mettre de l'ordre dans ses pensées, alors qu'il venait tout juste de s'habituer à leur faire confiance. Il finit par trébucher sur une place où se dressait une ruine calcinée dont les restes étaient encore fumants.

Deux mains l'attrapèrent par les épaules.

«Tu restes là, espèce de vaurien !», cria Thomas en le retournant pour le regarder, «Tu as déjà une demi-heure de retard !»

Valentin ne put émettre qu'un halètement. Ils se tenaient toujours au milieu du feu et il avait complètement perdu ses repères.

«Arrête de plaisanter», grogna Thomas en le poussant, «Il va faire encore plus chaud, nous devons traverser la maison là-bas. Il n'y a plus rien qui brûle, mais ça rougeoie encore. Derrière, il y a une allée dégagée qui descend vers l'eau. Maintenant, bouge-toi.»

Une partie de la tête de Valentin se demandait pourquoi Thomas le cherchait au milieu de l'incendie, le reste se concentrait sur ses instructions. L'air sur la petite place était plus clair qu'avant, et cela l'aidait à retrouver ses esprits. Il hocha la tête et fit quelques pas en avant. Une vague de chaleur jaillit de la maison et le fit chanceler. Il hésita.

« Continue ! », cria Thomas et Valentin obéit sans broncher. Quelque chose en lui avait plus peur de Thomas que du feu. Il plissa les yeux et se faufila à travers le mélange de bois brûlant et d'ombres noires, qui étaient moins chaudes que le reste.

Quelque chose craqua derrière lui. Il se retourna et vit Thomas pousser une poutre entre lui et le plafond qui menaçait de s'effondrer.

« Continue ! », cria le vieux marin, « Je garde le chemin libre ! » Quelque chose s'effondra aux étages supérieurs, mais Thomas n'avait pas passé sa vie en mer pour s'effondrer à cause de cela. Valentin trébucha sur les dernières marches et s'échappa par deux poutres calcinées dans la ruelle, où régnait une agréable fraîcheur. Il trébucha contre le mur et faillit s'effondrer, puis il se ressaisit et se tourna vers la maison incendiée.

« Thomas ! », cria-t-il, « Tu viens ? »

Il regarda à travers les planches, bien que la chaleur lui fasse mal au visage. Tout son corps était comme rongé.

Thomas soutint la poutre avec difficulté et se dirigea lentement vers la ruelle. La poutre pesait comme le poids d'une maison entière.

« Cours ! », cria-t-il. Puis la maison s'effondra.

Aux yeux de Valentin, tout se déroulait au ralenti. Plusieurs des poutres maîtresses de l'étage supérieur se sont d'abord brisées. Elles ont entraîné avec elles les poutres verticales, certaines d'entre elles ont traversé les planches de l'étage supérieur. Puis les murs de pierre ont cédé sous la pression et se sont lentement effondrés.

Les poutres du plafond du rez-de-chaussée se sont brisées en dernier. Puis tout s'est transformé en un tas fumant d'où s'élevaient vers le ciel de la poussière, des étincelles et des débris de cendres comme des lucioles. Les débris qui en résultaient continuaient de brûler comme si de rien n'était, presque satisfaits.

Valentin ne put émettre aucun son, à part un léger halètement. Il resta un moment immobile, tremblant, incapable de bouger, puis il se retourna et courut les derniers mètres de la ruelle, la plante des pieds douloureuse, vers une ombre qui surgit du mur de la maison.

« Valentin ? », cria Antonia surprise, « Que fais-tu ici ? Quoi que... Peu importe, il faut qu'on parte d'ici. Johannes ? »

Johannes sortit de la ruelle voisine et le regarda avec la même surprise.

« Te voilà ! », dit-il, « Tu as vraiment fait des efforts, mais je suppose que les entrepôts de poudre ont fait de leur mieux. Ce sont toutes des impasses. »

Antonia soutint Valentin, qui ne pouvait manifestement plus marcher correctement et était comme paralysé par le choc. Il avait l'impression que ses pensées avaient été brûlées. Tout se passait comme dans un rêve.

« Alors nous devons essayer à nouveau de grimper sur les toits », dit Antonia brièvement.

Johannes acquiesça et lui fit signe de le suivre dans la ruelle, Antonia entraîna Valentin derrière elle.

La ruelle aboutissait à une maison en pierre avec de nombreuses fenêtres, mais elle semblait avoir été abandonnée, sans doute à cause de l'incendie. Johannes grimpa habilement par-dessus les cadres de fenêtre, Antonia poussa Valentin devant elle et il grimpa sur le toit, sans savoir exactement ce qu'il faisait, la chaleur encore dans chaque pore de son corps.

Antonia fut la dernière à atteindre le toit. Johannes la tira vers le haut, il avait également accueilli Valentin. Ils se tenaient tous les deux au bord du toit, tandis que Valentin était resté assis à genoux.

Devant eux s'étendait la Tamise. Derrière eux, la ville rougeoyait, telle une mer de chaleur et de flammes, ils se trouvaient exactement entre les deux rangées de maisons qui étaient restées intactes, une bande noire au milieu du chaos. La rivière avait commencé à former un brouillard matinal qui serpentait à travers la ville comme des serpents blancs. L'eau était pleine de bateaux, des gens qui puisaient de l'eau dans la rivière et la transmettaient en longues files dans les ruelles. Quelques gouttes tombèrent sur le nez d'Antonia et rafraîchirent un peu son corps.

«Je crois qu'il faut sauter», dit Antonia, alors que Valentin s'était enfin redressé à côté de Johannes et que la pluie commençait à tomber.

Johannes acquiesça, Valentin attrapa le bras de Johannes sans un mot et Antonia se tint fermement à sa main, puis ils se jetèrent du bord du toit. Antonia sentit le vent de la chute libre sur sa peau et dans chaque partie de son corps, ainsi que la main de Johannes qui s'accrochait à la sienne. Elle la serra plus fort et plissa les yeux. Pendant un court instant, elle eut l'impression d'être totalement libre, de pouvoir voler pour toujours dans ce vent, puis elle sentit l'impact sur l'eau et les vagues qui se brisaient au-dessus d'eux.

Antonia remonta à la surface en toussant. Elle cligna des yeux à plusieurs reprises et regarda autour d'elle, encore étourdie. Elle avait perdu la main de Johannes lors de l'impact. Elle le découvrit peu après, agrippé à une planche de bois avec Valentin.

« Où allons-nous maintenant ? », demanda Valentin en toussant, essayant de faire de la place à Antonia sur la planche. Elle renonça à répondre et secoua les mèches mouillées de son visage.

Le brouillard enveloppait la surface de l'eau et la pluie tombait doucement dans les vagues. L'eau était froide et humide, elle apaisait la chaleur et la douleur. Une ombre s'approcha d'eux, grande et sombre, comme la coque d'un navire. L'instant d'après, une lourde corde tomba sur eux et frappa la surface de l'eau à côté d'eux en faisant un bruit sourd.

«Accrochez-vous bien, marins d'eau douce !» rugit une voix familière au-dessus d'eux. Johannes attrapa la boucle attachée à l'extrémité de la corde et voulut attraper Antonia, mais elle s'était déjà hissée à la force de ses bras. Valentin fut rapidement attrapé par Johannes et la corde les souleva lentement mais sûrement hors de l'eau.

Les trois jeunes marins atterrissent en sueur et toussant aux pieds de Heinar, qui les inspecte un par un avant de poser son regard sur Valentin.

«Où est Thomas ?», demande-t-il. Valentin baisse la tête.

«Il est mort», dit-il doucement en se mordant la lèvre inférieure. Heinar s'arrêta un instant, puis leva de nouveau les yeux et fixa pensivement la ville enflammée.

«Eh bien. Au moins, ma dette est maintenant payée», marmonna-t-il pour lui-même et s'éloigna des autres pour se rendre à l'arrière du navire, où il s'arrêta près de la rambarde.

Jakob tira Antonia par les épaules et l'étreignit. Paul s'agenouilla à côté d'elle et commença à soigner les brûlures de Valentin, tandis que Johannes se tenait à côté d'eux, perplexe. Fabian était assis sur le bastingage et regardait le ciel en fronçant les sourcils. Les autres marins étaient en train de manœuvrer le navire pour le sortir de la ville. Quelqu'un cria quelque part sur l'eau. Le feu semblait lentement s'éteindre, la pluie et les gardes de la ville faisaient leur travail. Les gouttes

tombaient sur les visages de l'équipage et les rafraîchissaient, apaisaient le feu qui s'était également emparé d'eux.

Fabian passa un bras autour des épaules de Valentin pour le réconforter, tandis qu'Antonia se tenait sur le bastingage avec son frère et son ami, regardant la ville qui défilait lentement devant eux.

«On a réussi», dit Johannes, encore étourdi, en essuyant la cendre de son visage. Antonia acquiesça.

«Tu ne viendras sûrement pas jusqu'à Lübeck avec nous, n'est-ce pas?», demanda Jakob. Antonia secoua la tête.

«Non», dit-elle, «j'ai commencé à fuir, alors je dois aller jusqu'au bout. Je continue à voyager. Peut-être que je pourrai trouver un bateau à moi quelque part, comme ça je pourrai guérir des gens partout, et fuir à nouveau rapidement si nécessaire. Vous avez toujours le livre, n'est-ce pas ?»

Jacob acquiesça et sortit un paquet de sa robe. «Oui, le voici», il voulait s'éloigner, mais s'arrêta un instant avant de partir. «J'ai réfléchi», dit-il, «et je sais maintenant ce que je vais faire. Je terminerai ma formation à la fin de ce voyage, mais ensuite, j'engagerai un intendant et je voyagerai moi-même. Peut-être nous reverrons-nous de temps en temps en mer. »

Antonia sourit, puis elle resta un moment silencieuse, à côté de Johannes, sur la rambarde. Elle regarda les deux blessés et chercha des yeux le reste de l'équipage. Ils étaient moins nombreux qu'à l'aller, mais suffisamment pour ramener la plie. Valentin se traîna lentement jusqu'à la rambarde et s'appuya à côté d'elle.

«Je ne pensais pas que Thomas m'appréciait», dit-il, affecté. Jakob lui posa une main sur l'épaule, mais resta silencieux.

«Tu crois qu'ils vont continuer à nous poursuivre?», demanda Antonia doucement. Jakob haussa les épaules, épuisé, et ajusta son arc.

«Je crois que dans la confusion que nous avons tous créée, personne n'a remarqué quel bateau nous a pris à son bord», dit-il.

«Et nous serons certainement de nouveau en pleine mer demain», ajouta Johannes. Il soupira et compta les flèches dans le carquois d'Antonia. «Mon Dieu», l'entendit-elle marmonner, «les nouvelles flèches sont vraiment nécessaires de toute urgence.»

Antonia se contenta de sourire et regarda les restes du nuage de fumée qui se formait au-dessus de la ville et prenait une forme familière.

«Nous verrons où cela nous mènera», dit-elle avec sagesse, «mais Jakob avait raison. Les bateaux sont le meilleur moyen d'être libre. Et nous ne nous laisserons pas attraper, par aucun feu au monde.»

Johannes acquiesça et contempla les remparts de la ville qui défilaient devant eux jusqu'à ce que la ville disparaisse lentement dans le brouillard.

«C'est vrai», dit-il doucement en s'accroupissant à côté d'elle, de sorte que sa main effleura la sienne. Ensemble, ils regardèrent la ville grise disparaître dans le brouillard et lui dire au revoir jusqu'à ce qu'ils disparaissent dans la brume de l'eau.

Épilogue

Une ville grise. Une ville traversée par des eaux qui s'étendent loin dans le paysage. Elles reflètent les flammes et l'obscurité qui les surplombe. Le feu fait rage entre les maisons et la fumée m'enveloppe comme un manteau noir.

Le feu ne brûle pas qu'ici. Je le sens brûler dans mille cœurs. Je suis dans mille corps, à mille endroits. Mon esprit s'est développé ces derniers temps. Les navires m'ont porté loin.

Je ne sais pas comment j'existe. Je n'étais pas là pour la première fois, et ce ne sera pas la dernière. Mais cette fois, c'est fini. Le feu est le signe pour moi de partir. Cette fois, il n'a dévoré personne qui puisse me faire du mal. Il est éteint, apprivoisé, et avec lui, je disparaissais aussi.

Je n'ai aucun sentiment à ce sujet. Je n'ai pas d'âme, pas d'esprit, pas de corps. Mais j'ai des pensées - et ces pensées continuent à écrire l'histoire.

Le navire de Scholl et son équipage continuent leur voyage sur la mer sauvage et vaste. Des mains brunes parcourent les pages d'un livre. Il est relié de cuir rouge, rouge comme le sang, rouge comme le feu. La jeune fille écrit et j'écris avec elle. Une histoire que peut-être quelqu'un lira un jour. Dans un temps lointain. Une histoire sur une jeune fille qui a apprivoisé le feu.

Lentement, ma force disparaît des dernières maisons et ruelles. Je plane sur le monde dans les derniers instants, sans que rien ne se reflète en moi. L'eau coule et les gens vaquent à leurs occupations sans me voir. Le monde entier est en mouvement. Les tours et les mâts des navires s'élèvent fièrement vers le ciel, sans prêter attention au bateau de Scholl. Voyager ne pourrait être plus facile.

C'est la dernière pensée qui parvient au livre rouge. Le feu s'éteint et l'histoire s'en va, comme les navires le font toujours. Mais les hommes devraient se méfier. Car les braises persistent et ce n'est qu'une question de temps avant que le vent ne les ravive.

Je reviendrai.

Postface

... ou pas ? Personne ne le sait, car la peste est imprévisible et peut frapper à tout moment, plus violemment que jamais. C'est pourquoi il est important que la médecine ne soit pas réprimée. Si la science est limitée, nous ne pouvons pas continuer à nous développer. Si nous poursuivons nos recherches, il se peut même que nous trouvions un remède contre la peste noire ! Mais ces terribles chasses aux sorcières ont tué des femmes innocentes qui auraient été utiles à la science, comme ma pauvre grand-mère.

- Antonia